

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

le plaisir des livres

PETIT ROBERT
QUAND IL S'AGIT DE DICTIONNAIRES...
PETIT ROBERT I
 Prix ord. 66,95 \$ Notre prix **51,95 \$**
 Le Parchemin
 STATION MÉTRO, 8880 LAVAL, MONTRÉAL, H3L 2C9 (514) 845-5243
 LIBRAIRIE AGRÉE

Montréal, samedi 9 février 1991

William Styron «Le vent de l'aile de l'imbécillité»

FACE AUX TÉNÉBRES
 William Styron
 Gallimard, « Du monde entier »
 Paris, 1990, 125 pages
Jean-François Chassay

« J'AI SENTI passer sur moi le vent de l'aile de l'imbécillité » : ce vers de Charles Baudelaire, cité par William Styron dans ce court livre sous-titré « Chronique d'une folie », rend bien compte de ce qui en fonde l'intérêt : une constante lucidité, une parfaite clairvoyance.

William Styron, brillant représentant du mainstream américain, romancier intelligent, adulé, aimé de ses éditeurs qui profitent de la vente de ses ouvrages, presque toujours des bestsellers, se retrouve à l'automne 1985 à Paris pour recevoir le prix mondial Cino del Duca qui, outre les honneurs, lui permettait d'emporter un chèque de 25 000 \$.

À soixante ans, cet écrivain est au faite de sa carrière, et se rend compte, en cette soirée d'octobre, que la dépression dans laquelle il est englué s'avère irréversible et que le suicide — comme son grand ami Romain Gary, et l'ancienne femme de celui-ci, Jean Seberg, et l'écrivain italien Primo Levi qu'il admire — reste la seule solution.

Rien de romantique dans cette détermination, il ne s'agit pas d'une décision « noble », mais de la seule issue possible pour échapper à ses angoisses. *Face aux ténèbres* est une tentative pour comprendre après coup cette dépression, pour tenter d'expliquer l'inexplicable, la nature insaisissable de ce mal : l'incompréhension relève en général non d'une absence de compassion, mais de l'incapacité fondamentale où se trou-



vent les gens bien portants de se représenter une forme de tourment totalement étrangère à l'expérience quotidienne.

« Pour ma part, écrit Styron, cette douleur s'apparente très étroitement à la noyade ou à la suffocation — mais même ces métaphores sont loin de la vérité ».

Cette incompréhension se double d'un malaise de la part des gens lorsque l'individu dans un état dépressif se sent poussé au suicide. Styron cite à cet égard différentes réactions consécutives au suicide d'Abbie Hoffman, en 1969 — qui était maniaque-dépressif, ce qu'il omet de dire —, et à celui de Primo Levi. C'est d'ailleurs à la suite de réactions « épidermiques » des participants à un colloque consacré à l'oeuvre de ce dernier que Styron a réagi dans une lettre aux journaux, provoquant une telle réponse qu'il décida d'écrire ce livre.

Le terme même de « dépression », « un mot parfaitement invertébré pour qualifier une maladie d'une telle gravité » selon Styron, serait en partie responsable de l'insensibilité des gens : « le mot s'est faufilé à travers la langue comme une inoffensive limace (...) et empêchant, en raison de son insipidité même, une prise de conscience généralisée de l'intensité atroce de la maladie dès lors qu'elle se déchaine ».

Alors que ce livre aurait pu verser dans les épanchements, Styron a l'intelligence d'éviter tout pathos et toute sensiblerie. Il serait sans doute déplacé de parler d'humour, mais il reste qu'il se permet, a posteriori, un certain détachement non dénué d'ironie, comme lorsqu'il écrit avec désabusement, en parlant de son psychiatre, qu'il « devient un réceptacle propre à accueillir l'épanchement de
Voir page D-2 : Styron

Mourir pour Vilnius

PAYS BALTES
 Autrement
 Paris, janvier 1991.
LITUANIE
 L'Indépendance en pleurs
 ou en fleurs
 Alain Stanké
 Stanké Éditeur
 Montréal 1990.
François Brousseau

MOURIR pour Vilnius, comme hier pour Dantzig ? À l'heure du raidissement fatal au Kremlin et de la fin probable de la perestroïka, la question est tragiquement actuelle. Le mois dernier, vingt morts violentes sous les chars et les balles de Moscou, dans deux des trois capitales baltes, l'ont posée avec acuité.

Le moment est donc crucial pour approfondir — si ce n'est simplement découvrir — la « question balte », l'un des problèmes politiques internationaux les plus injustement ignorés, étudiés, balayés sous le tapis, du dernier demi-siècle. Deux ouvrages, entre autres, nous permettent ici d'aller au-delà des flashes journalistiques...



Entre 1945 et 1989, la Pologne, la Hongrie et la Tchécoslovaquie furent certes soumises à l'Empire soviétique, mais leurs États ne cessèrent jamais pour autant d'exister. Aujourd'hui, malgré toutes les vicissitudes de l'après-communisme, malgré les déceptions de la liberté, ils renaissent au monde et à l'Europe.

Tel n'est cependant pas le cas à la périphérie nord-ouest de l'URSS. Lituanie, Estonie et Lettonie : trois pays malheureux, trois États mutilés, trois peuples au destin encore plus difficile que ceux de l'Europe centrale, sujets d'un remarquable recueil de la revue *Autrement*, arrivé à point nommé en ce funeste mois de janvier 1991.

Les parfums de Vilnius-la polonaise, l'architecture de Tallinn-l'allemande, les étonnants méandres historiques de peuples soumis à des brassages de population uniques, la mémoire vivace d'indépendances pourtant brèves, de 1918 à 1940, la soviétisation implacable qui suivit, les délicates questions des minorités locales : tous ces aspects sont ici évoqués, analysés dans le style vivant, légèrement déluré, un peu « Libé » (pour *Libération*, le quotidien parisien), qui caractérise cette abondante collection, illustrée par de magnifiques photographies noir et blanc.

Une collection qui poursuit donc avec succès son tour du monde intelligent ; vingt-cinq articles sur 235 pages pour un excellent « état de la question » balte. On relèvera ici, parmi ces articles, les remarquables synthèses historiques d'Yves Plasseraud, où l'on apprend notamment que ces peuples existent depuis 5000 ans, qu'ils se sont fixés sur les côtes de la Baltique quelque 2000 ans avant Jésus-Christ, et qu'ils furent longtemps, avant la
Voir page D-2 : Les Baltes

Hugo Pratt Le retour du neveu de Riel



JÉSUIT JOE
 Hugo Pratt,
 Casterman, 1990.
Pierre Lefebvre

ON ASSOCIE en général le nom d'Hugo Pratt à *Corto Maltese*. La saga du « gentilhomme de bonne fortune », comme se plaît à le nommer Hugo Pratt, étant effectivement la part la plus connue, et sans doute la plus représentative de son oeuvre, elle a souvent éclipsé le reste de la production de cet auteur prolifique. Il ne faudrait pas pour autant en conclure que ses autres séries, ou albums hors série, sont des ouvrages mineurs ou inintéressants. Loin de là. Le lecteur d'Hugo Pratt qui ne s'intéresse qu'à *Corto* méconnaît certainement l'oeuvre de cet auteur italien et se prive d'un contenu nécessaire à la compréhension de l'univers du marin mallais.

Casterman a réédité, il y a quelques mois, une des oeuvres les plus réussies de Pratt, *Jésuit Joe*, l'homme du grand nord. D'abord publié en noir et blanc dans *Pilote* en 1980, ce court récit fut publié en couleur chez Dargaud, la même année. C'est la version couleur qui nous est livrée ici, magnifiquement assurée par Anne Frogner et Patricia Zanotti.

Jésuit Joe s'ouvre sur une douzaine de pages sans aucun texte. Ces planches sont d'une force évocatrice peu commune, tant par le rythme de lecture que nous imposent d'elles-mêmes ces cases sans phylactères,

que par le dessin de Pratt, chargé d'une émotivité trouble, tout à l'image de Jésus Joe. Nous est donné ainsi, dès le début, le ton, l'atmosphère et la cadence du récit.

Avec cette séquence, Pratt nous exécute, mine de rien, une véritable leçon de bande dessinée. Qu'il soit en effet possible de dire autant, sans l'aide d'aucune parole, mais uniquement par une succession de vignettes et la vitalité du dessin, est autant la preuve de l'immense talent de Pratt que de la spécificité de la BD en tant que langage.

Jésuit Joe, de son vrai nom Joseph Montour Riel, est le petit neveu (fictif) du légendaire Louis Riel. Durant cette ouverture, avant même que nous sachions à qui nous avons affaire, Jésus Joe usurpe l'identité d'un caporal de la *Royal Canadian Mounted Police* en enfilant un uniforme trouvé dans une cabane abandonnée. Il tue trois hommes, trois Blancs, tentant de l'attaquer, puis un sorcier cri qui s'appretait à immoler un nourrisson blanc. La première personne à qui il adresse la parole est cet enfant en bas âge, un être encore sans langage, sans culture, qu'il confiera par la suite à une famille inuit, leur promettant qu'il reviendra le chercher dans un an.

Toute l'ambiguïté de l'identité culturelle qu'implique le métissage est évoquée de la sorte au long de l'album. On la nomme rarement de façon explicite, mais elle est constamment illustrée dans les rapports troubles que Riel entretient avec les Indiens ou les Blancs. Ainsi, il revient voir un prêtre catholique de son vil-

lage natal, le père Lasalle, qu'il blesse parce que celui-ci lui a répété toute son enfance qu'il fallait souffrir pour aller au paradis. Il tue froidement trois truands, qui avaient fait de sa soeur plus ou moins une esclave, mais il enlève également la vie de cette dernière, l'accusant d'avoir accepté de se dégrader, d'être devenue la squaw des Blancs. Il sauve, par contre, deux fois la vie du sergent Fox, chargé de le capturer, et il délivre également des Indiens le père de l'enfant sauvé, mais lui cache qu'il a confié son fils à des inuits, considérant qu'il aurait fait un mauvais père.

On pourrait, suite à cette énumération des « exploits » de Riel, croire que *Jésuit Joe* est un album particulièrement violent. Ce n'est pas tout à fait faux mais cette violence, toutes ces morts, se rapprochent plus des tragédies shakespeariennes que de 48 heures ou autres films hollywoodiens.

Comme la plupart des personnages d'Hugo Pratt, *Jésuit Joe* est un marginal. Mais Riel l'est encore plus. Et bien que ses agissements semblent d'abord amoraux, on s'aperçoit vite qu'ils répondent bien à une morale, qui n'est pas celle des méchants, ou de qui que ce soit, mais bien la sienne. Jésus Joe, plus que toute autre création de Pratt, est un être « à part ». Il évolue selon des principes qui n'apparaissent pas toujours clairement au lecteur, ou aux autres personnages du récit, mais que l'on pressent quand même obéir à une logique, aussi particulière soit-elle.
Voir page D-2 : Pratt

À qui la crise a-t-elle profité ?



OKA:
DERNIER ALIBI DU
CANADA ANGLAIS
 de Robin Philpot

Un ouvrage polémique, courageux, qui suscitera des débats passionnés. L'auteur a tout scruté, compilé, analysé, vérifié et comparé ce qui s'est dit à propos de la crise d'Oka 1990: non, le Québec n'est pas un «Alabama du Nord» comme la presse anglophone a voulu le faire croire!
 176 pages — 16,95 \$

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

Le plaisir des Livres

Un certain kitsch...

Robert LÉVESQUE
Le Bloc-notes

HARDIS, les Immortels! Il ne faut pas croire qu'ils sont des poules mouillées les Académiciens du qui Conti depuis qu'ils ont fait marche arrière devant les troupes du brillant officier Sollers et de la vénérable générale Sagan qui dénonçaient, plumes levées, la mise à mort des accents circonflexes et des traits d'union...

Cette guerre des petits chapeaux et des petits traits était présomptueuse, comme la plupart des guerres; elle était de plus inutile, comme la plupart des guerres; déclenchée par surprise par le feld-maréchal Maurice Druon, plus perpétuel que secrétaire celui-là, ce fut un *blitzkrieg* raté qui tenta sans le dire d'imposer le modèle aryen à l'ortographe!

Génés, mal avisés, et même divisés, puisque le caporal D'Ormesson et quelques autres Immortels étaient passés du côté de l'ennemi, dans la rue quoi!, les Quarante ont donc eu le courage de décider, toute honte bue, du gel de la réforme! Le général hiver fera le reste.

C'est-à-dire que, ô merci, un abîme va demeurer un abîme et que la guerre est finie! Alors même qu'elle n'a pas eu lieu.

Il n'en est pas ainsi de toutes les guerres, hélas...

Hardis, les Immortels! Voyez ce qu'ils viennent tout juste de faire, les Habits verts, pour marquer le coup avec une vraie guerre, la Guerre du Golfe! Là ils se sont tenus debout, les Immortels! Là ils ont sauvé l'honneur, les Quarante!

Qu'ont-ils donc tant fait? C'était la semaine dernière, vous n'avez pas remarqué?

Il y avait tout le monde, l'royat, Lévi-Strauss, Peyrefitte, le commandant Cousteau, la Romilly, le père

Carré, un Droit, un Bredin, tous les Immortels sauf les morts, évidemment!

C'était la cérémonie de prise du 18e fauteuil, celui sur lequel le maréchal Foch a usé ses galons après la guerre de 14, s'y reposant de ses victoires de la Marne; ce même velours sur lequel Edgar Faure avait secoué ses pipes tous les jeudis. Le fauteuil était vide depuis que Faure avait cassé sa pipe!

Michel Serres était ce jour-là le « reçu », philosophe qui allait se faire faire son éloge durant deux heures par le jeune Poirat-Delpech, puis qui devait faire l'éloge du cher vieux Faure durant deux heures; celui qui

allait s'y asseoir, bref.

Et, graves, les Immortels sont tous arrivés sous la coupole du qui Conti avec leurs habits verts, ce qui va de soi, jaquettes qui de Dior, qui d'Yves Saint-Laurent, qui de la tante couturière, et tous, tous, comme une armée pacifiste, ils avaient laissé leurs épées à la maison...

Oui, tous sans épées, et tout sérieusement le porte-parole des Immortels répétait à qui voulait l'entendre que ces messieurs-dame de l'Académie française prenaient ainsi position dans la guerre du Golfe.

Saddam, à Bagdad, se le serait tenu pour dit si la chaîne CNN avait diffusé avant tout le monde ce geste d'éclat...



Mel Gibson dans le Hamlet de Zeffirelli.

Franco Zeffirelli me fait penser à Elizabeth Taylor! J'sais pas pourquoi, mais ces deux-là me reviennent en même temps en mémoire lorsque je vois un film de lui ou une photo d'elle. Un certain kitsch...

Tant qu'à livrer un Hamlet de derrière les box-offices comme il vient de le faire, je me demande pourquoi Zeffirelli n'a pas distribué le rôle de la reine Gertrude à Elizabeth Taylor! Là le festival serait plus gros, plus franc. Le popcorn se digérerait mieux. Et Telly Savalas serait Polonius, et Anita Ekberg l'affriolante quoique vieille Ophélie. Et Pee-Wee Herman en Hamlet, peut-être?

Ce n'est pas parce que Mel Gibson fait 40 ans et plus que l'Hamlet de Zeffirelli est bidon, c'est que Zeffi a vendu son âme au grand Mephistophélès d'Hollywood depuis longtemps. Ce que l'on voit sur les écrans c'est le sort du vieux pacte : fausse jeunesse, fards profonds, tics, les maniérismes du jeune riche fatigué. Et son Hamlet c'est du Shakespeare passé à la moulinette du commerce, soumis à l'équarrissage pour tous, délavé, faussement noble, réellement cucul-la-bobine. Kitsch.

Lorsqu'elle était petite, la fille de Modigliani, élevée par sa tante, devait cirer ses chaussures chaque matin avant d'aller à l'école. On lui remettait un étrange coussinet, fait de morceaux de velours côtelé marron, cousus ensemble, reliques « de la veste de ton pauvre père ».

Jeanne Modigliani n'avait pas connu son père, mort en 1920 quand elle avait un an et demi. Si ce n'était pas elle qui racontait cette histoire du cirage matinal avec le velours paternel, dans un livre qu'elle avait publié en Italie en 1958 et qui vient d'être traduit en français, un livre où la fille débusque toutes les légendes entourant la vie du maudit Modi son père, on serait en plein kitsch.

Modigliani, une biographie, Jeanne Modigliani, Adam Biro, 1990.

LA VITRINE DU LIVRE

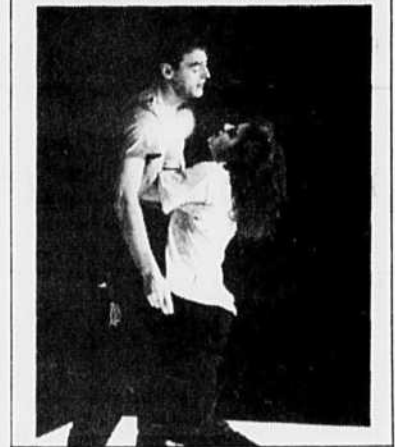
LES ANGES REBELLES

Robertson Davies
Traduction de
Lisa Rosenbaum
Romans Payot
411 pages
PUBLIÉ en 1971 par Viking Press à New York, ce roman du Canadien Robertson Davies sort maintenant en traduction française chez Payot. Dans un collège universitaire tranquille, on découvre un manuscrit inédit de Rabelais et deux érudits se le disputent tant que le tout finit dans le crime. Dans ce « drame à l'université », Davies aborde ses thèmes chers : religion, mythologie, merveilleux, art et meurtre.

LA MÉTHODE À MIMILE

Alphonse Boudard et Luc Étienne
Illustré par Trenz
Le Pré aux clercs
369 pages
SI vous lisez la rubrique Trufo Misto, dans nos pages aujourd'hui, et voulez en savoir plus sur l'argot tel qu'on le parle, voici un précis sur « l'argot sans peine », projet que ses auteurs qualifient d'ambitieux et philanthropique. Alphonse Boudard et Luc Étienne proposent quelque chose comme une méthode Assimil qui permettra à l'honnête homme, ou l'honnête femme, de posséder un instrument de travail indispensable pour être branché : prononciations linguistiques, exercices de vocabulaire, etc., bref un bréviaire de la langue verte.

JEAN-FRÉDÉRIC MESSIER LE DERNIER DÉLIRE PERMIS LES HERBES ROUGES/THÉÂTRE



LE DERNIER DÉLIRE PERMIS
Jean-Frédéric Messier
Théâtre
Les Herbes rouges
Cette pièce, qui reprend de façon très libre le mythe de Don Juan, a connu un bon succès dès sa création à La Licorne en janvier 1990. Pièce coup de cœur, qui arrive d'une génération qui commence à parler et n'a pas dit son dernier mot. *Le dernier délire permis* est, bien sûr, celui de l'amour.

MUSIC ROOM

Dennis MacFarland
Traduit de l'américain
par Rémy Rambrechts
Presses de la Renaissance
295 pages
ON EN PARLE comme d'un nouveau Scott Fitzgerald, et la presse française a salué avec insistance ce nouveau romancier américain qui a 41 ans, vit dans la banlieue de Boston, a publié des nouvelles dans le New Yorker et donne en 1990 son premier roman : *Music Room*. Le voici en traduction française aux Presses de la Renaissance. MacFarland met en scène une famille de privilégiés qui lutte contre la dévastation alcoolique. Deux frères, séparés par la vie, vivent chacun à leur manière sans dire cette souffrance liée à leur passé commun.

Pierre Jakez Hélias



LA NUIT SINGULIÈRE

Pierre Jakez Hélias
Roman
Éditions de Fallois
Le nouveau roman du plus célèbre des Bretons, Pierre Jakez Hélias, l'auteur du *Cheval d'orgueil*. Une veillée annuelle qui se tient pendant la nuit du solstice d'hiver, la plus longue, celle qui a toujours marqué le sommet de l'inspiration des conteurs et le milieu exact de la saison des contes qui sont d'hiver et nuit. Ils sont sept qui se contentent d'histoires...

100 MÉTIERS PIONNIERS POUR TOUS

Alain Barbanel
Balland
280 pages
TOUT sur les métiers insolites : de l'acousticien au comédien pour pub, du cobaye au cascadeur, du chirurgien des arbres au courtier en art. Dans un manuel les voilà regroupés, ces métiers pour la gloire, l'argent, le risque, le plaisir. Alain Barbanel aligne tous ces boulots pour chômeurs, étudiants, salariés voulant arrodir leurs fins de mois. On trouvera les filières de recrutement, les avantages et les risques.

LES PAYSAGES HANTÉS

Gilles Léveillé
récit
Québec/Amérique
119 pages
UN HOMME s'adresse à une femme tantôt déjà décédée, tantôt à l'agonie. « Une fouille du cœur et de l'âme », dit l'éditeur de ce premier livre de Gilles Léveillé. Né à Rivière-du-Loup en 1952, l'auteur s'est fait connaître jusque dans *Nuit Blanche*, XYZ, Possibles, et autres revues.

UNE VIE ENTRE CIEL ET TERRE



UNE VIE ENTRE CIEL ET TERRE
Mireille Nègre
Balland, 1990
196 pages
Les mémoires d'une danseuse rangée. À 47 ans, Mireille Nègre raconte sa vie, danseuse à l'Opéra de Paris, puis carmélite durant une dizaine d'années. Aujourd'hui elle a retracé le chemin de la danse, et de l'écriture.

Logiques de pouvoir

LA NATURE DU TOTALITARISME

Hannah Arendt
Payot, 1990, 182 pages.
HISTOIRES D'UN HISTORIEN KANTOROWICZ
Alain Boureau
Gallimard, 1990, 174 pages
Heinz Weinmann

DANS UN TEMPS où la « logique de guerre » a pris le dessus sur la « logique de la raison », où le bruit des éclats des fusées et des bombes couvre la « voix de la raison », il peut être utile de s'interroger sur la nature du pouvoir de l'homme qui a déclenché la mécanique de la guerre en envahissant le Koweït : Saddam Hussein.

Au-delà des images floues, oscillant entre Nabuchodonosor et Hitler, il conviendrait de déterminer la nature exacte de ce pouvoir en le mesurant à l'aune des différentes espèces de pouvoirs despotiques. Trop souvent, même pour des politologues, pouvoir despotique, tyrannique et totalitaire sont interchangeables.

Le livre de Hannah Arendt, *La nature du totalitarisme*, composé de

trois conférences tenues en 1953-54, nous aide à distinguer ces différents pouvoirs excessifs, surtout la deuxième, qui a donné son titre à cette traduction française, « La nature du totalitarisme, essai sur la compréhension ». Évidemment, ces trois conférences se resserrent dans la grande oeuvre de Hannah Arendt, *Origins of totalitarianism* (1951), traduit, hélas en français en trois livres séparés, édités, par dessus le marché, par trois éditeurs différents; *Le système totalitaire* (1972), *Sur l'antisémitisme* (1973), *L'impérialisme* (1983).

Juive et allemande, Hannah Arendt a subi fortement l'influence de la pensée de Heidegger dont elle a suivi les cours à Marbourg. Ironie du sort, l'analyse du système totalitaire se fait avec les concepts mêmes du maître à penser qui a contribué à mettre en selle et à cautionner le pouvoir totalitaire nazi.

C'est en effet toute sa conception de l'histoire qui est marquée par Heidegger. Hannah Arendt rejette aussi radicalement que Heidegger la cause comme antériorité temporelle pour introniser l'« origine » comme agent essentiel quasi métaphysique de l'histoire. On comprend dès lors

pourquoi Arendt ne cherche pas l'« origine du totalitarisme » dans ses sources historiques mais dans son « essence » atemporelle.

Cette dernière part de la définition du despote oriental de Montesquieu, basée sur la crainte réciproque du despote et de ses sujets. Selon l'auteur, le pouvoir, par définition, est partagé, il naît au sein d'une collectivité. Le pouvoir d'un seul, la volonté de puissance sont la négation de ce pouvoir. Ainsi, le pouvoir tyrannique, pouvoir d'un seul, émerge inmanquablement de l'isolement et de l'essoulement des individus, de leur sentiment d'impuissance pour avoir perdu cette faculté d'« agir de concert » qui est le propre du politique.

Mais, le grand mérite de Hannah Arendt, c'est d'avoir vu que le régime totalitaire ne potentialise pas seulement un régime tyrannique, mais instaure un régime *autre*, avec une logique autre. Le passage de systèmes despotiques en systèmes totalitaires a pu gommer leur différence radicale, « essentielle ».

Deux traits caractérisent le régime totalitaire : son idéologie, sa logique. En effet, dans les systèmes totalitaires, une idéologie simpliste se substitue à la complexité du réel, visant à transformer la « nature » de l'homme qui, éliminé en tant qu'individu, devient un moyen, un « combustible » pour alimenter un « processus » et un progrès triomphants de l'espèce ». Cette idéologie — le Juif

pour les nazis, le bourgeois pour les communistes comme principe du mal — va pousser sans scrupules, jusqu'à sa logique dernière, logique de mort, l'exécution de ses « principes » qui s'appliquent quasiment en dehors de leurs participants. Ainsi Hitler, Staline se voulaient les agents d'un « ordre » qui les dépassait. Suivant ces définitions, la Russie ne devient totalitaire qu'à partir des procès staliniens entre 1934 et 1937 et l'Allemagne nazie entre 1941 et 1945, avec le début de la *solution finale*.

Nous pouvons donc conclure que le régime de Saddam Hussein ne saurait être qualifié de « totalitaire ». C'est un régime dictatorial à parti unique.

Alain Boureau, historien du Moyen Âge, nous donne une belle biographie d'Ernst Kantorowicz, autre Juif Allemand qui a fui l'Allemagne nazie et a écrit également aux États-Unis son oeuvre maîtresse sur le pouvoir royal au Moyen Âge, traduite seulement en 1989 (Gallimard).

Étude fondamentale sur la transmission du pouvoir royal qui « ne meurt jamais », doté d'un double corps, visible, mortel et invisible, immortel. Kantorowicz montre les multiples mécanismes d'une laïcisation qui dépouille le « corps chrétien » et le « corps de l'Église » de leur transcendance et par là constitue l'« archéologie » du corps de nos États modernes.

estuaire

C.P. 337, succ. Outremont
Montréal H2V 4N1

estuaire



Des poèmes de:
CLAUDE BEAUSOLEIL, NICOLE BROSSARD, PAUL CHAMBERLAND, JEAN-PAUL DAoust, CAROLÉ DAVID, DENISE DESAUTELS, LOUISE DUPRÉ, BERNARD POZIER, JEAN ROYER, ELISE TURCOTTE, ANDRÉ ROY.

Abonnement pour quatre (4) numéros
Abonnement étudiant/écrivain 18 \$ □
Abonnement régulier 20 \$ □
Abonnement pour institutions 30 \$ □
Abonnement à l'étranger 35 \$ □
Abonnement régulier pour 2 ans (prix spécial pour huit (8) numéros, au Canada seulement) 35 \$ □
Abonnement régulier pour trois ans (prix spécial pour douze (12) numéros, au Canada seulement) 50 \$ □
On peut aussi se procurer la plupart des cinquante (50) premiers numéros d'estuaire 5 \$ □

Nom.....
Adresse.....
Code.....
Veuillez m'abonner à partir du numéro.....

estuaire: C.P. 337, succ. Outremont, Montréal H2V 4N1

Prix de poésie Terrasses Saint-Sulpice de la revue estuaire

• **Nature du prix**
Le/la lauréat/e reçoit une bourse de 2 000 \$ des Terrasses Saint-Sulpice.

• **Origine**
Ce prix a été créé pour stimuler l'écriture poétique. Il soulignera dès la fin de janvier 1991 une oeuvre qui aura proposé en 1990 une approche différente de la poésie tant au niveau thématique qu'au niveau formel. Ce prix sera remis à la fin de janvier de chaque année.

La Lauréate
GENEVIÈVE
AMYOT
Corp d'atelier
(Le Noroît)

◆ Les Baltes

christianisation luthérienne et catholique, des « païens pratiquants » aux rites luxuriants sans équivalents dans le monde, et dont certains survivent aujourd'hui.

On lira aussi quelques essais sur la culture originale des Baltes : sur la poésie des *Dainos* (18e siècle) lituaniens qui influença les romantiques allemands et français, ou encore sur la séculaire tradition orale des chants populaires, refuge de prédilection d'identités nationales bafouées. Sans oublier quelques fragments littéraires contemporains et une entrevue avec l'écrivain estonien Jann Kross, présenté par Monique La Rue la semaine dernière dans *Le Plaisir des livres* du DEVOIR.

En plus des trois nationalités principales, Juifs, Goths, Huns, Slaves, Vikings et autres Germains se sont succédés sur ces territoires au fil des siècles. La « question nationale » face aux minorités, se doublant d'une question linguistique qui rappelle par certains aspects celle du Québec, est d'ailleurs abondamment évoquée dans ces pages.

On y parle des russophones hostiles, colonisateurs, et d'autres qui au contraire embrassent la cause de la République d'accueil; des Biélorusses victimes de la méfiance généralisée; des Polonais, historiques frères ennemis des Lituaniens. Dans un texte de Jean Cathala sur la soviétisation telle que vécue il y a 50 ans à Tallinn, on ne passe pas non plus sous silence les zones d'ombre comme la dérive pro-nazie de nombreux Estoniens en 1940, tragique égardement que pouvait expliquer l'humiliation refoulée d'un peuple...

Un peu comme la fatale immigration chinoise au Tibet, véritable gg.

nocide culturel, la colonisation russe dans la région a tenté de régler « le problème balte » par une immigration massive sous couleur de déplacements de travailleurs, le tout visant à favoriser un *melting pot* russe-phonie, expression de « l'homme nouveau » soviétique. Le résultat est connu, l'échec monumental, les conséquences inquiétantes.

Si, en Lituanie, les « nationaux » composent toujours une forte majorité de la population (80%), tel n'est pas le cas, aujourd'hui, en Estonie et en Lettonie, notamment dans les capitales, où des frictions explosives, propices aux pires manipulations politiciennes, se font progressivement jour.

Un mot sur l'ouvrage d'Alain Stanké, *L'Indépendance en pleurs ou en fleurs*, dont la portée est plus pressente, l'ambition moindre. Paru il y a huit mois, c'est une espèce de reportage sur le vif écrit par « le Lituanien national du Québec », si l'on ose dire, dans lequel le rapprochement avec le cas québécois affleure d'ailleurs souvent.

Abondamment illustré, ce livre garde son actualité à l'heure du drame de Vilnius. On y découvrira, au niveau de la rue, dans l'oeil d'un Québéco-Lituanien, un peuple oscillant entre la sérénité et la crainte, entre la conviction absolue de son bon droit et la pesante contrainte géopolitique. Un complément utile au recueil d'*Autrement*, ce dernier étant cependant d'une portée plus ample.

◆ Styron

vos malheurs pendant cinquante minutes qui d'ailleurs apportent un répit mérité à votre femme. — La dimension pathologique — clinique, pourrait-on dire — apportée à

l'étude son propre cas — Styron a des notions de médecine et de pharmacologie qui sont celles d'un amateur cultivé, intéressé — prévient également le narcissisme.

La rigueur avec laquelle il parle de son expérience le pousse à insister sur le principal danger de la dépression, qui est la particularité de chaque cas, ce qui rend, pour le moment du moins, toute solution globale improbable.

Cette affirmation me rappelait les mots d'un autre écrivain américain, pourtant aux antipodes du style de Styron. Il s'agit de Charles Bukowski qui, sur un tout autre ton, disait quelque chose de semblable : « *Pain is strange. A cat killing a bird, a car accident, a fire... pain arrives, bang and there it is, it sits on you. It's real. And to anybody watching, you look foolish. Like you've suddenly become an idiot. There's no cure for it unless you know somebody who understands how you feel, and knows how to help.* »

Styron ne propose pas plus de solution, qui ne pourrait que s'avérer démagogique de toute façon. Il offre plutôt un intelligent constat à ses lecteurs.

◆ Pratt

À la fois contre les Blancs, et contre les Indiens, il navigue difficilement entre ces deux cultures. Ne se sentant appartenir ni à l'une ni à l'autre, il se fait un plaisir, sinon un devoir, de briser les règles, ou qu'il se trouve. C'est un homme seul, torturé, à qui le repos est refusé, principalement parce qu'il se refuse. Il demeure ainsi en un équilibre précaire, sans endroit, sans coutumes, sans confrérie sur lesquels s'appuyer. Ce récit est, l'un des plus dépouillés

qu'est jamais réalisé Pratt, et il est étonnant de voir ce qu'il réussit à exprimer avec une telle économie de moyen. Malgré la simplicité du trait, la parcimonie des dialogues, il arrive à rendre la complexité d'un personnage, sa conception du monde ainsi que la sensibilité et le désarroi qu'elle implique. Il est dommage à cet égard que la version noir et blanc de cette histoire ne soit pas disponible en album, car la mise en couleur, malgré sa qualité, amoindrit la sobriété sur laquelle repose l'ensemble de l'esthétique du récit.

J'ai fait l'éloge de toutes premières pages de cet album, mais en fait l'ouvrage entier est un parfait exemple de l'éloquence de la bande dessinée lorsqu'elle est servie par un artiste de la trempe de Pratt.

Cet album si fortement teinté d'ambiguïté se termine sur une onomatopée, un coup de fusil éclatant à la dernière case. Qui l'a tiré? Qui est mort? Jésus Joe ou le sergent Fox l'ayant constitué prisonnier? Le récit ne révèle rien, fidèle en cela à son personnage principal.

Une petite réserve, pourtant, quand à la présente édition. Une adaptation cinématographique de *Jésus Joe* est en cours. Pour les besoins du film, Pratt a développé certaines scènes de l'album, sous forme de *story board*, qu'on a jugées valables d'incorporer au récit. Malheureusement, je ne crois pas que l'apparition de ces ajouts, demeurés à l'état de brouillon, soit une si bonne idée. D'une part, ces scènes, si elles sont nécessaires au film, n'ajoutent rien ou si peu à la bande dessinée. D'autre part, ces esquisses, bien qu'intéressantes en tant que document, jurent fortement avec les planches achevées et brisent ainsi le rythme interne du récit.

L le plaisir des Livres

Ginette Paris

Sorcière, frères Chasseurs et fils de la Liberté



Jean BASILE
Lettres
▲ québécoises

LES IMAGES révolutionnaires romantiques n'ont pas perdu de leur efficacité. La littérature s'y abreuve, hier comme aujourd'hui. Et vraiment, comment rester insensible à des expressions comme les fils de la Liberté ou les frères Chasseurs ? C'est aussitôt des visages exaltés ou graves qui apparaissent. Ce sont des villages qui brûlent, des potences. « Je vous admire d'oser lancer votre esprit sur toutes les avenues disponibles, même les plus obscures et les plus dangereuses » dit une jeune femme, Joséphine, à Jean-Baptiste, un fils de la Liberté justement. C'est un des personnages principaux du roman que Ginette Paris vient de publier sous le titre un peu mièvre de *Feux de Brindilles*.

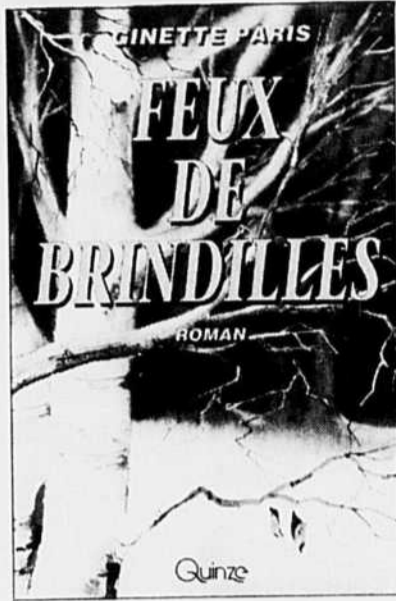
Il s'agit donc d'un roman historique puisque l'action se passe en 1838-39, lors de la deuxième insurrection des patriotes. Voilà pour la toile de fond, bien réelle et traitée avec le réalisme qui convient. Précisons tout de suite que, pour Ginette Paris, le vrai destin du Canada (entendons le Québec d'aujourd'hui) s'inscrit dans son indépendance mais pas n'importe laquelle. Socialisme, indépendance, laïcité... *Feux de brindilles* n'est pas un roman neutre idéologiquement.

Quant aux protagonistes, ce sont

des créatures imaginaires bien que Ginette Paris ait utilisé, ça et là, quelques traits de personnages historiques connus. D'un côté, il y a les Potvin et les Paradis, des bourgeois et fils de seigneur qui réfléchissent et qui discutent, un peu trop parfois. De l'autre, il y a Marie et Timoléon, des domestiques qui parlent moins mais qui agissent. C'est un peu comme dans la *Flûte enchantée* de Mozart. Prince ou valet, chacun, à son propre niveau de conscience et selon ses capacités, tend vers l'idéal des Lumières qui est pour tous. Ce traitement en contraste donne beaucoup de relief et de vie au roman de Ginette Paris.

Le premier mérite littéraire de la romancière est d'avoir su faire parler ses personnages. Ils traitent d'idées sérieuses mais ils ne tombent jamais dans le didactisme ou la pédanterie. Que ce soit au début du roman, où Jean-Baptiste Paradis fuit la vengeance anglaise, ou à la fin du livre, quand le calme insurrectionnel apaisé, il épouse sa bien aimée, Joséphine, au chic hôtel Rosco de Montréal, on suit très bien, par ses discours, l'évolution et les nuances de la sensibilité d'une époque riche et tourmentée où la lutte n'était pas seulement contre les Anglais mais contre les conformismes de tous genres. Après tout, Papineau n'aimait pas les curés. De même, pour le langage plus populaire des domestiques, qui est toujours juste et vivant.

On sent que tout cela fait vibrer l'écrivain et l'enthousiasme. Pourtant, c'est aussi un livre très voulu et très contrôlé, ce qui est parfait, sauf que ce contrôle, justement, nuit un peu à l'amour et à la romance,



comme il nuit à la description lyrique pourtant appropriée au sujet. On aurait souhaité que la romancière se laisse aller et que des personnages comme Joséphine, qui a réussi à échapper aux Ursulines, ou comme Jean-Baptiste, un peu trop robin, assument avec plus d'élan et plus d'abandon leurs caractéristiques romantiques. Il manque dans ce roman des clairs de lune, des soupirs et des gémissements.

Il y a une autre histoire dans ce livre, comme il y a une autre Ginette Paris. *Feux de brindilles* est son premier roman mais elle a écrit, dans la veine jungienne, sur le paganisme et sur les femmes de la mythologie

gréco-romaine, notamment Aphrodite.

Je ne sais pas si Aphrodite, comme la voit Ginette Paris, a donné des traits particuliers à Joséphine, une femme de tempérament mais dont on ne doute pas qu'elle portera le pantalon dans la famille, ce qui est une conception particulière de la femme amoureuse. Il ne fait aucun doute que la romancière a puisé dans sa réflexion païenne pour alimenter le personnage principal de ce roman : la petite Marie qui doit à sa taille minuscule son surnom de Brindille. C'est une femme simple qui est au service des parents de Joséphine comme cuisinière.

Il faut comprendre d'emblée que, pour la romancière, la cuisine n'est pas seulement l'art d'accueillir les restes mais celui d'accueillir la vie. La cuisine, qui est un art de la transformation, est une véritable alchimie. Pour Ginette Paris, la cuisinière est sorcière, pas avec un balais mais comme la voyait un autre grand romantique de la révolution, Jules Michelet. Nous voilà donc dans le domaine du grand mystère et, sur un moindre plan, des questions féministes modernes. Sa contrepartie masculine est un valet de ferme, Timoléon, qui deviendra frère Chasseur et dont la représentation mythique, face à la sorcière Brindille, serait celle de l'Homme sauvage qu'il ne faut pas confondre avec le bon sauvage cher à Rousseau.

Ginette Paris a très bien compris qu'il ne fallait pas mélanger, dans un seul roman, l'histoire, la psychologie, le féminisme théorique et l'ésoté-

risme. Elle s'en tient toujours au concret, laissant à chacun le soin de faire son archéologie personnelle selon ses intérêts et ses besoins. La grandeur véritable de ces deux personnages tient justement à ce qu'ils ne fantasment rien et n'imaginent rien. D'apparence, Brindille et Timoléon vivront donc une histoire d'amour, courtoise, simple et forte qui commandera à leur destin. Timoléon mourra avec la grandeur des simples. Brindille, dans sa douleur, apprendra la beauté du monde, et la nécessité de vivre en harmonie avec le monde malgré tout. Toute la fin du livre est magnifique, quand Brindille, assommée par le sort, sanglante et abandonnée par l'académie et l'église, découvre sa véritable identité, prend sa vie en main et renaît dans sa nature de nourricière.

On peut écrire un roman historique de trois façons. La première consiste à reconstituer des faits, des gestes et des personnages pour recréer une époque, comme si on y était. Dans la deuxième, on travestit, sous un éclairage d'époque, des préoccupations contemporaines. Ginette Paris joint les deux manières. Son roman, un peu froid, un peu serré, est convaincant des deux façons. C'est en même temps, une réflexion pointue sur l'histoire comme elle s'est faite et l'expression de la plupart des questions politiques, sociales, éthiques et morales qui se posent dans notre monde contemporain.

★ *Feux de brindilles*, Ginette Paris, roman, 300 pages, éditions Les Quinze, Montréal, 1991.

Pour cause de mélancolie

LA THÉORIE DES TROIS PONTS
récit d'Émile Martel
L'Hexagone, 70 pages.
Jean Royer

AVEC son quatrième titre depuis 1969, Émile Martel s'impose comme un de nos meilleurs prosateurs, qu'il faudrait par ailleurs inscrire chez les poètes — du côté de Jacques Brault ou de Geneviève Amyot, par exemple.

La théorie des trois ponts est une rêverie organisée autour de la musique des mots pour cause de mélancolie. Ce livre sort tout droit d'un précédent, *L'ombre et le silence*, paru aux Éditions du Jour en 1974, mais il s'en distingue par la maturité de l'écriture et la profondeur du regard.

La « théorie des trois ponts » nous fait voir l'écrivain entre Eros et Thanatos, entre le désir de vivre et les pulsions contraires, dans la nudité de sa conscience et face à la leçon du « suicide » qui apparaît à la surface de l'eau.

Pendant « le grand voyage de (sa) solitude », l'écrivain poursuit sa quête d'identité en regard des paysages et des visages de lui-même. Nous le reconnaissons entre les mots, parmi les mots, « la mélancolie imposée par le moment à décrire ».

Car ce livre murmurant de Martel illustre de la façon la plus tendre — comme par une musique de la moyenne quand la pierre se délite — ce que nous ont appris les philosophes et les poètes d'Aristote à Saint-Denis-Garneau, à savoir que la mélancolie est le moteur de la littérature.

Ce dont souffre le plus l'homme mélancolique, c'est de son éloignement de lui-même. Ainsi l'écrivain cherche dans la chaleur de l'écriture ce que le philosophe antique appelle l'euthymie, c'est-à-dire le fait de se sentir réconcilié avec soi-même et apaisé. « La vie est courte, l'art est long, l'occasion difficile », dit Hippocrate. C'est cette « occasion » d'intervenir dans sa propre vie qui fait l'écrivain.

Ces réflexions sur la mélancolie ne rendent cependant pas justice au texte d'Émile Martel, notre contemporain. Car pour lui, plus précisément, l'écriture est une renaissance. Son livre s'écrit sous le signe de l'eau. Rivière, barque, larme, silence sont les balises du paysage qu'il faut habiter, du corps qu'il faut sentir et aimer pour savoir mourir.

Quand il écrit la nuit, le narrateur de *La théorie des trois ponts* veut réapprendre le sens de la marche, la géométrie des lieux et la couleur de l'aube. Il veut aussi revenir à lui-

Émile Martel La théorie des trois ponts Récit



● **l'Hexagone**

même, « en redire aux gestes anciens dont on a perdu l'angle par rapport au corps ».

Alors s'installe un dialogue avec les mots qui n'a rien de sentimental et tout d'une prise de possession de la vie qui veut dépasser la vie. L'écrivain est responsable du silence. Il pose la question métaphysique en passant d'abord par l'architecture du monde, par « les maisons poèmes », par les gestes érotiques, par les regards qui remplacent « une fin de phrase oubliée ».

Dans *L'ombre et le silence* (1974), Émile Martel récitait les mots d'un pays, d'un amour et d'une errance. Dans *La théorie des trois ponts*, il

prend possession du paysage et sa prose mélancolique devient la plus stimulante, la plus intime, la plus exemplaire d'une « poésie de prose » (selon l'expression de France Théoret), d'un véritable récit de l'écriture même et des « mécanismes de l'âme » — comme on disait autrefois.

Depuis *Les enfances brisées* (1969), Émile Martel n'a pas fait beaucoup de bruit. Il est une de ces voix nées du secret, une voix murmurante, disait André Major à la parution de son premier livre. Ajoutons aujourd'hui que la voix a pris de l'ampleur et de l'assurance, qu'elle a fait ses gammes et se révèle une interprète inoubliable du langage des solitudes.

D'Arménie et de malheurs

UN ÉTÉ SANS AUBE
Agop J. Hacikyan
et Jean-Yves Soucy
Roman, Libre Expression
1991, 707 pages
Clément Trudel

UNE LONGUE SAGA peut se lire comme on regarde un thriller. C'est l'impression qu'il peut rester de ce roman de 700 pages où Hagop J. Hacikyan et Jean-Yves Soucy (*Un été sans aube*, Libre Expression) s'inspirent du génocide de 1915, en Anatolie, pour nous river aux malheurs du peuple arménien.

Deux personnages attachants, coincés par cette tragédie, forment le moule d'une roue qui nous entraîne dans l'histoire. Vartan Balian, que son titre de major dans l'armée ottomane ne mettra pas à l'abri de la persécution; Maro, sa femme, qui, avec son fils Tomas, sera sauvée in extremis par le futur gouverneur de Cilicie, Riza Bey. Ce dernier se garde bien de faciliter la réunion de la famille Balian; il a tout de suite eu le coup de foudre pour la séduisante Arménienne qu'il « protège » dans un domaine où s'affairent 23 domestiques... et trois autres épouses !

Ici s'affrontent des *giaours*, terme de mépris pour désigner les Arméniens, et des *anassouns*, animaux, en arménien, pour désigner les plus intolérants des Turcs, ceux qui n'hésitent pas à tuer, à piller, à violer et à se montrer sans pitié pour les « infidèles ». Vartan est pharmacien; fils d'un riche marchand qui écouait son opium à New York, ancien parlementaire, il connaît les arcanes des chancelleries et des partis. Séduisant et rusé, voilà celui auquel se mesurera le puissant et raffiné Riza Bey, qu'il réussira à déjouer près de quatre ans, jusqu'à la victoire des Alliés — non sans bénéficier d'une cache grâce à Aroussiag, Arménienne rompue à la clandestinité.

Les auteurs se gardent bien d'assimiler tous les Turcs à des auteurs de crimes contre l'humanité. La complicité de deux Turcs évite le gilet à Vartan; l'un d'eux sera exécuté. On est mis au courant des divisions qui ont cours entre Arméniens; certains apparaissent froussards ou vénaux, d'autres sont membres de mouvements destinés à venger les massacres antérieurs à celui de 1915. Fayard a d'ailleurs publié en 1986 l'excellente reconstitution qu'a faite Jacques Derogy de *L'Opération Némésis*, celle par laquelle des vengeurs arméniens ont éliminé, à Ber-

lin ou ailleurs, les principaux penseurs du génocide arménien, dont l'ancien ministre de l'Intérieur Talaat Pacha, déjà sous le coup d'une condamnation par contumace.

Malgré la désolation qui accompagne toute colonne de déportés, on se réjouit de la hardiesse de certains missionnaires, ou diplomates, qui servent de courriers ou encouragent la mise sur pied d'orphelinats pour les jeunes Arméniens traumatisés par l'extermination de leurs proches.

Vartan se fera joueur d'oud (luth) dans une troupe de derviches pour continuer à explorer le pays clandestinement, à la recherche des siens. La musique agit d'ailleurs dans ce roman comme thérapie, sorte de référence mystique « à l'Arménie éternelle ». Le major Balian a, de surcroît, des talents de journaliste; il fera parvenir à des journaux parisiens ou américains des récits qui en décideront plusieurs à former des comités de secours, à organiser les pressions sur la « Sublime Porte ».

Chaque camp a son quota de fourbes, de sadiques ou d'âmes généreuses, dans *Un été sans aube*. On entrevoit aussi des hordes de brigands kurdes, mais les plus repoussants de ces nombreux personnages sont deux Turcs, Gani Bey et Abdullah Bédri, tous deux présentés comme tortionnaires et « âmes damnées » de celui que l'on a surnommé le Sultan rouge, Abdul Hamid II, dont les Jeunes-Turcs (*Ittihad*) forcèrent l'abdication en 1909.

Vallons fertiles, désert, grottes, paysages de montagne, rives du Bosphore, tout cela nous est décrit dans un luxe de détails. Le roman puise encore abondamment dans le trésor architectural des Arméniens pour décrire les villes visitées. Et l'on ne rate pas le contraste entre les attelages tirés par des ânes et ces premières limousines qui éberlurent les paysans. Que dire du mystère du hammam (bains publics) ou du harem ?

Ce monde est en guerre. L'astuce y est valorisée. Tant mieux pour quiconque peut payer les brigands, ou les haut placés, pour éviter exactions ou déportation.

Ce livre sera peut-être un jour porté à l'écran. En attendant, on peut en faire ses beaux jours de détente, tout en consultant les titres et qualités des 35 personnages principaux (au début), ou plus de 130 mots turcs ou arméniens (à la fin) qui parsèment le récit, offrant des nuances tirées de la langue polie et fleurie des deux peuples antagonistes.

LOGIQUES LA VIE MODERNE

120 p. 14,95\$
L'ABUS SEXUEL
LITTÉRATURE

400 p. 29,95\$
LA FONDATION
LITTÉRATURE

342 p. 24,95\$
ORDINATEUR, APPRENTISSAGE ET APPRENTISSAGE
LOGIQUES ÉCOLIÈRES

243 p. 24,95\$
PÉDAGOGIE DU JEU
LOGIQUES ÉCOLIÈRES

213 p. 24,95\$
LES FABLES INFORMATIQUES
LOGIQUES ÉCOLIÈRES

125 p. 12,95\$
VIVRE DU LOGICIEL
LOGIQUES INFORMATIQUES

Tome 1: 200 p. 34,95\$
Tome 2: 288 p. 38,95\$
APPRENDRE LA COMPTABILITÉ AVEC HEDFOR
LOGIQUES INFORMATIQUES

112 p. 24,95\$
APPRENDRE LA DACTYLOGRAPHIE AVEC WORDPERFECT
LOGIQUES INFORMATIQUES

112 p. reliure spirale 18,95\$
Avec logiciel: 34,95\$
APPRENDRE LE TEXTE AVEC LEVANTIN
LOGIQUES INFORMATIQUES

1225, de Condo, Montréal QC H3K 2H4
(514) 933-2225 FAX: (514) 933-2182
Les Éditions LOGIQUES sont agréées et subventionnées par le ministère des Affaires culturelles du Québec.

LES INCONTOURNABLES! EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES.

GUÉRIN
littérature

ADRIENNE CHOQUETTE
GERBES LIÉES

Une fresque sociologique du Québec pendant les trente années qui débouchent sur la Révolution tranquille.



Robert Giroux

PHOTO JACQUES GRENIER

Le «Parcours» de Robert Giroux

Désormais la littérature est lettre morte...

Jean Basile

ROBERT GIROUX est un enfant du siècle. Il est né juste à temps pour profiter, sans trop de frais, de la Révolution tranquille. D'un quartier populaire de Montréal à Vincennes, où il a reçu un doctorat en Lettres, c'est un cas d'ascension sociale par l'éducation supérieure comme il y en a eu beaucoup à cette époque. Il se considère lui-même comme « un exemple assez typique de l'intellectuel du baby boom ».

C'est pourquoi il a jugé bon de publier, sous le nom de *Parcours* (éditions Triptyque), un recueil de textes dont la rédaction s'étend sur 20 ans et qui représente, somme toute, le bilan qu'on fait de sa vie, à la quarantaine.

Est-ce un parcours humain ou un parcours littéraire ?

« Les deux sont intimement liés quoique mon livre ne traite pas de ma vie privée. Ce sont des essais que j'ai choisis, parmi les nombreux textes que j'ai écrits, pour leur signification exemplaire à un moment particulier de ma vie. Je crois qu'il faut les prendre dans leur ensemble, en tenant compte de leur ordre chronologique. Ce sont des textes en mouvement qui témoignent de l'évolution d'un intellectuel avec ses idolâtries, ses luttes, ses doutes et ses angoisses ».

Quelles sont les grandes étapes de votre parcours ?

« Le sous-titre de mon livre le dit clairement : de Mallarmé à la chanson populaire. D'abord, c'est la littérature pure qui m'a intéressé et, notamment, la poésie. J'ai dû mettre l'accent très vite sur la critique, à cause de mon travail universitaire. C'était le temps de Barthes et je me

suis trouvé très à l'aise au sein des théories qui ont été les fleurons d'une époque, comme la linguistique et la sémiotique. Je suis devenu un « écrivain ». Aujourd'hui encore, j'ai beaucoup de sympathie pour Barthes à cause de son brio, de son inventivité permanente ou de son courage. Puis, je me suis intéressé non plus à la critique mais aux présupposés de la critique. Il m'a semblé alors que j'avais enfoncé des portes ouvertes. Ça m'a ramené à la socio-critique, à l'histoire et à l'analyse en détail de l'institution littéraire. Enfin, depuis une dizaine d'années, je m'intéresse à la chanson ».

De Mallarmé à la chanson populaire, on change quand même de niveau. Ne pourrait-on pas dire de votre livre que c'est l'histoire d'une déshillusion ?

« Tout à fait, même si je ne suis pas d'accord avec vous en ce qui concerne le niveau des choses. De l'idéalisme littéraire à la réalité de la vie littéraire, il y a un fossé à franchir. C'est en le franchissant les yeux ouverts que j'ai été pris par une sorte de désenchantement pour la littérature et pour l'institution littéraire, sans trop savoir si c'est la littérature ou l'institution littéraire, université comprise, qui ont provoqué cette réaction ».

Robert Giroux ne serait pas connu du grand public s'il n'était qu'un innocent professeur d'université à Sherbrooke. On le connaît parce qu'il participe régulièrement aux débats publics. Il ne craint ni les opinions fortes, ni la polémique. Ainsi, pour lui, la recherche fondamentale est « un jouet, une utopie ». On l'a vu prendre partie contre la mainmise des défunts « poètes de la modernité » sur l'Uneq. Il n'hésite pas à se

qualifier de « bagarreux » et il se donne les moyens de l'action en dirigeant (avec Raymond Martin) une revue, *Moebius*, et une petite maison d'édition, *Triptyque*. Il rit de son « fétichisme du texte d'autrefois ».

« Maintenant que je suis éditeur, dit-il, je sais bien comment un texte se manipule, s'invente même ».

Cet homme de terrain a ses paradoxes. Il ne cache pas son besoin de sécurité financière, de reconnaissance, de prestige, tout ce que donne le professorat. « Je ne suis pas comme un Paul Chamberland qui ne compte que sur son talent pour survivre », dit-il. Il se qualifie lui-même de « petit bourgeois comme la plupart des intellectuels de ma génération ».

Comment un professeur de lettres, essayiste et directeur d'une maison d'édition, voit-il la littérature ?

« Désormais, dit Robert Giroux, la littérature est lettre morte. Un livre n'existe que dans la mesure où on parle de lui pour en donner une lecture, une traduction. Quand on ne parle plus d'un livre, il retombe aussitôt dans l'oubli. Ce constat est d'autant plus ironique que l'arbitraire le plus complet règne dans le discours littéraire institutionnalisé. Pourquoi parle-t-on d'un livre ou pourquoi n'en parle-t-on pas ? Mystère ! »

Robert Giroux n'est pas plus tendre, en ce qui concerne l'enseignement de la littérature.

« Il faut être aveugle pour ne pas voir que le champ de l'enseignement de la littérature est une peau de chagrin qui se rétrécit de plus en plus. À l'université, la littérature est devenue une discipline comme les autres, une matière. La littérature se banalise et cela vaut pour toutes les sciences humaines. De plus, l'univer-

sité a perdu de son importance au profit des médias, si bien que les professeurs ont suivi le mouvement et qu'on les retrouve désormais à la radio ou dans les maisons d'édition, surtout les plus dynamiques qui ne se satisfont pas de répéter le même cours éternellement ».

Que pensez-vous des cours de création littéraire, comme vous en donnez à Sherbrooke et dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'ils ne font pas le consensus chez vos collègues ?

« Ce ne sont pas les professeurs qui ont voulu ça mais les étudiants. La théorie, l'histoire ne les intéressent plus. Leur premier désir est de produire du texte. Maintenant, on ne forme plus de lecteurs mais des écrivains. La chair est triste, hélas, et j'ai lu tous les livres... »

Quelle chanson sur laquelle se clôture le *Parcours* de Robert Giroux ? Lui qui a été « un fanatique des chansonniers », il redécouvre depuis dix ans les charmes, moins petit bourgeois, de la vraie chanson populaire. Il croit « que l'oralité est aussi importante que l'imprimé ». Il déplore le manque d'archives accessibles dans le domaine de la chanson populaire, celle que tout le monde écoutait à Montréal, dans sa jeunesse à Saint-Henri, et dont les noms sont ceux de Pierre Lalonde et confrères qui faisaient la fortune du canal 10. Il s'agit naturellement de la chanson francophone car le professeur mélomane avoue n'avoir jamais goûté la musique populaire américaine.

« Je crois, dit-il, que le monde a changé radicalement avec l'apparition de l'enregistrement sonore. Ici, ce phénomène a été sous-évalué. Je tente de lui redonner sa vraie place, comme je le montre dans la dernière partie de mon livre ».

Ibrahim Souss, la pierre dans la main du poète

Jean Royer

MA RENCONTRE avec Ibrahim Souss, je ne veux pas l'oublier quand fait rage la guerre du Golfe persique, dont la Palestine devient un enjeu. Né à Jérusalem en 1943, poète et musicien, auteur d'une *Lettre à un ami Juif* (Seuil, 1988), Ibrahim Souss est également le Délégué général de la Palestine à Paris (la Palestine a le même statut diplomatique que le Québec en France).

L'homme est affable et serein, chaleureux même. Il tient le discours d'un esthète cultivé et convaincu que « tous les hommes sont poètes ». Il se déclare un militant, non seulement de la cause palestinienne mais de celle de tous les hommes privés de leur liberté et de leur dignité. Il avait d'abord milité contre la guerre du Viet Nam avant de s'engager pour la défense de son peuple.

Que représente Ibrahim Souss ? L'ancien directeur du Bureau de l'O.L.P. à Paris dirige depuis 1988 la Délégation générale de Palestine créée par le président François Mit-

terrard dans la foulée de la reconnaissance d'Israël par l'O.L.P. et la proclamation de l'État de Palestine dans les territoires qu'occupent Israël depuis juin 1967 (Cisjordanie, Jérusalem-Est et Bande de Gaza).

Ce jour-là, il pleut à Montréal. Nous sommes le 6 mai 1990. Ibrahim Souss est l'invité d'honneur du congrès biennal de la CSN. Je veux le rencontrer pour parler de poésie, à l'occasion de la parution de son recueil intitulé *Goliath* (chez Belfond) et en vue d'un recueil d'entretiens avec des poètes du monde que je projette de publier bientôt. J'ai rendez-vous dans le hall d'un grand hôtel. Je ne connais pas ses gardes-du-corps qui, eux, me reconnaissent. Nous prenons l'ascenseur pour le dernier étage de l'hôtel. J'attends quelques minutes dans une suite en compagnie d'un de ses anges protecteurs. Ibrahim Souss apparaît et s'empresse de me confier l'enchantement que lui procure ce séjour à Montréal.

Le plus francophone des diplomates palestiniens se définit comme un « Islamo-chrétien, c'est-à-dire un Arabe qui est complètement intégré

dans la culture occidentale » et qui n'aimerait pas vivre ailleurs qu'en France.

Comment cohabitent chez lui la politique et le poétique ? « Difficilement sur le plan spirituel. On vit mal la sortie d'un monde à l'autre, dit Ibrahim Souss. Le monde politique étant un monde dur, stérile et difficile à cerner. Le monde de l'écriture étant un monde de solitude où l'on est face à la définition de l'autre la moins palpable possible. Le monde politique, au contraire, est un monde de contact et de foule ».

Ibrahim Souss a renoncé à une carrière de pianiste qui s'annonçait brillante, mais il n'a jamais délaissé la poésie, « la seule activité qui traverse toute ma vie », dit celui qui ne cesse d'écrire quotidiennement des poèmes qui composent son journal de bord.

Quant à son engagement politique pour la Palestine, il ne concerne pas quelque nationalisme territorial mais une défense de la liberté individuelle. Parti de Jérusalem en 1966, le poète ne cultive pas le sentiment de l'appartenance à la terre natale,

même s'il lutte pour que les Palestiniens aient un passeport de liberté.

« Je n'ai aucune alliance avec la terre. Je trouve absurde que les gens se battent pour une terre. On se bat pour libérer son existence, mais on peut la libérer n'importe où. Mon engagement dans la cause palestinienne est d'abord d'intérêt humain. Je ne peux pas souffrir l'idée qu'on soit soumis à l'autorité d'un homme, à une tyrannie. Notre siècle est le plus meurtrier de l'histoire, qui a vu passer le plus grand nombre de dictateurs, de tyrans souvent sanguinaires. Il faut absolument lutter contre cela. Je ne parle pas de lutter pour les terres, pour les prisons, pour les barrières, pour les fils barbelés, mais de lutter pour que l'homme soit libre ».

« Moi, je lutte pour l'homme palestinien. Afin que l'homme palestinien se libère des Israéliens, des dictateurs arabes, de la misère, et qu'il puisse vivre où il veut. Pour cela, il faut qu'il ait son passeport et sa dignité, qu'il soit considéré comme un être humain ».

« Le jour où il y a un État palestinien, le jour où je suis sûr que n'im-

porte lequel Palestinien à travers le monde a sa carte d'identité, est libre de faire comme vous, Québécois, de faire comme un Américain, comme un Français, ce jour-là, je ne suis plus un politicien et mon travail est terminé. Ou je me dévouerai à une autre cause, car j'estime qu'un homme doit accomplir au moins un aspect de sa vie à la défense de la justice et des valeurs humaines, pour faire de ce monde un monde meilleur ».

Sa poésie, Ibrahim Souss ne la conçoit pas comme une propagande pour la cause palestinienne. C'est une activité de langage, autonome, le travail d'un esthète qui médite sur le sens du monde. Aussi ne faut-il pas se méprendre sur le sens du titre de son plus récent livre de poésie, *Goliath*, paru chez Belfond. Aucune allusion, dans ce titre, à l'Intifada, la guerre des pierres, mais plutôt le procès du geste violent et une réflexion sur la mort.

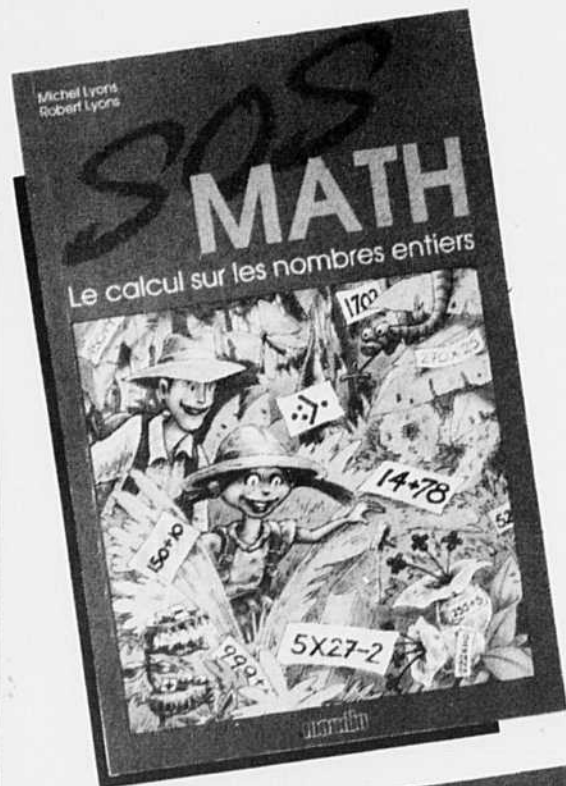
« J'ai toujours été hanté par le mythe de Sisyphe. Ce personnage condamné à pousser un rocher fait partie de mon existence. En écrivant, je lutte contre cette absurdité. Ce rocher que pousse Sisyphe, ce peut être une pierre minuscule qu'on lance ou une pierre énorme comme une planète. Mais c'est une pierre, une matière dure, rigide, lourde, pesante. La pierre est une obsession chez moi. Cela n'a rien à voir avec la guerre des pierres. En écrivant, j'ai senti que la pierre vit de nouveau. J'ai senti que la pierre était dans ma main, dans la main de tous les personnages de ce livre. Puis j'ai pensé au mythe de David et Goliath, qui s'est inséré au fur et à mesure que j'écrivais. Le caillou, c'est omnipré-

sent dans la vie de l'homme. Il désigne un effort constant, il représente cette idée que nous devons toujours lutter contre nous-même et contre les autres pour vivre. La vie est une confrontation constante, la confrontation finale étant celle de la mort ».

Le poète palestinien écrit contre la mort. C'est son combat essentiel. Voilà peut-être pourquoi il conçoit les livres de poésie comme des fresques immenses que l'œil humain, fasciné par le détail, n'arrive pas plus à embrasser que tout un mur du Louvre. La poésie est ce qu'il y a de plus large. « Elle doit provoquer quelque chose de nouveau chez vous, me dit Ibrahim Souss. La poésie est comme une goutte qui tombe sur une surface lisse et s'éparpille : son éparpillement n'a pas de fin. Elle s'évapore mais elle est toujours là. Vous l'essuyez, mais elle est partie partout ».

Avant de me quitter, le poète palestinien me confie une dernière réflexion à voix haute : « La poésie est un monologue mais aussi un dialogue constant. Elle peut être le cordon ombilical qui unit tous les hommes. Nous sommes tous poètes. Chacun a la faculté de s'exprimer comme il le peut. Il est vrai que les hommes de notre temps ont quelque peu perdu cette faculté de s'exprimer. Avant nous, les hommes étaient moins pressés de mourir et ils avaient cette faculté de se réconcilier entre eux, de négocier ensemble et de se parler. Forcément, plus on parle plus on devient poète, plus on est mu par la volonté d'aller jusqu'au bout de la relation avec l'être en face de soi. La poésie est une œuvre de réconciliation ».

LORSQUE LES MATHÉMATIQUES SONT UNE JUNGLE...



SOS MATH

Les enfants brillent, c'est mathématique!

Michel Lyons, Robert Lyons

Un support pédagogique pour les parents

Un manuel composé de conseils pratiques et d'activités pour les enfants de six à douze ans : l'addition et la soustraction; la relation d'ordre; les phrases mathématiques; les grands nombres, etc.

128 pages, imprimées sur papier recyclé 14,95 \$

Mémo Math

L'essentiel des lois et définitions mathématiques en un clin d'oeil

L'outil de référence le plus complet et le plus pratique conçu pour les étudiants

Mémo Math comprend plus de 2 000 formules, lois et définitions mathématiques pour plusieurs domaines, notamment les statistiques; le calcul différentiel et intégral; les matrices et les déterminants; les mathématiques financières; les probabilités, etc.

Mémo Math permet de préparer un examen, toutes clés en main!

Présenté en format poche rigide et plastifié, reliure spirale 9,95 \$

Demandez-les à votre libraire

1977, boul. Industriel, Laval (Québec) H7S 1P6 — Tél.: (514) 667-9221 - 1-800-361-9264

D'Abidjan à Pechawar

VILLES DU SUD
Jean-Pierre Péroncel-Hugoz,
Paris, Balland, 1990, 410 pages.
André Girard

EN EXERGUE, une phrase de Valéry Larbaud : « J'ai des souvenirs de villes comme on a des souvenirs d'amour. » Sur la carte à l'endos, sont indiquées les villes où Péroncel-Hugoz a fait escale. Elles sont nombreuses, disséminées aux quatre coins de l'horizon : Abidjan (Côte-d'Ivoire), Bogota (Colombie), Pechawar (Pakistan), Bucarest (Roumanie), Brazzaville (Congo). En tout, 48 villes, aussi bien mégapoles dont le XXe siècle a vu l'accroissement vertigineux que petites bourgades à la survie précaire.

Reporter au Monde, Péroncel-Hugoz esquisse des portraits qui tiennent à la fois du reportage et du carnet de voyage. Deux biais d'approche, de prédilection : le mépris et l'ignorance par lesquels sont asservis les premiers occupants du sol; les chocs et changements d'équilibre provoqués par le contact des religions et des langues. Ainsi d'Aoste, ville italienne et carrefour transalpin, où la sauvegarde du français est une lutte constante ou Derbent, sur la côte caspienne, étape durant les

siècles médiévaux de la Route de la Soie et arrachée par la soviétisation à son passé marchand et religieux. Attentif aux conflits passés, il tente d'en débusquer les conséquences présentes.

À l'écart de tout exotisme persiste le détail significatif et l'anecdote révélatrice. À Karachi (Pakistan), il observe les manifestations anti-Rushdie et commente les habitudes vestimentaires pakistanaises. À Trieste (Italie), Péroncel-Hugoz cherche un certain Burton, traducteur britannique des *Mille et Une Nuits* et corrige les erreurs sur la pierre tombale de Paul Morand. À Valence en Espagne, il assiste à une séance du *Tribunal de las aguas*, légende arabe à l'ibérie, dont la fonction est de légiférer en matière d'irrigation. Et ils le font depuis mille ans.

Nourris de lectures et de rencontres, les croquis qui composent *Villes du sud* sont tracés d'une main précise. Aux lourdeurs pédagogiques de certains, il faut opposer le plaisir de voir et de regarder et la curiosité de l'écoute. Péroncel-Hugoz sait gratter la patine du temps tout en écoutant raconter. Ses *souvenirs de villes* sont autant d'histoires d'amour traversées par la poésie involontaire du quotidien.

L le plaisir des Livres

L'inépuisable élasticité de la jeunesse



PARFUMS DES ÉTÉS PERDUS
Claude Brami
Paris, 1990, Gallimard, 374 pages.

« ET DOUCEMENT, comme par transfusion, se ranima en nous l'inépuisable élasticité de la jeunesse... C'est la dernière phrase du dixième chapitre de *Parfums des étés perdus*, de Claude Brami, un romancier né à Tunis, en 1948, et dont c'est le quatrième roman « avoué ». Car, selon Jérôme Garcin, qui en connaît un bout sur les antécédents des écrivains contemporains, Brami a publié une vingtaine de livres sous les pseudonymes de Julien Sauvage ou Christopher Diable. C'est sans doute ce qu'on appelle se faire la main.

Si l'on en juge par la réussite de cette autobiographie, Claude Brami a eu raison d'attendre. Retrouver le temps perdu, les années d'enfance et d'adolescence, réclame paradoxalement de la maturité. Il en faut quand on fut un enfant de la Tunisie, et qu'à cette époque, il était permis

aux heures de s'allonger sans honte. Le temps durait longtemps.

Ce roman, émouvant à bien des égards — l'auteur sait admirablement se souvenir de tous les événements qui marquèrent sa prime jeunesse, dans un quartier populaire d'une ville d'Afrique du Nord — est aussi rempli de gaieté. Comment faire rire avec le récit, cent fois raconté par les romanciers, d'un dépucelement ? Il suffisait de l'intercaler (!) dans un match de football, de le subir aux mains, ou plutôt dans les bras plus que potelés d'Angelina-la-grosse, la voisine du narrateur et l'un des personnages les plus réjouissants du roman.

Il faut aussi apprendre, dans *Parfums des étés perdus*, comment se transformer en catholique, le temps d'avaler un sandwich au jambon : « Un signe de croix à l'endroit, hop, tu te convertis au catholicisme. Tu manges tranquillement ton sandwich. Et puis, hop, un signe de croix à l'envers, tu redeviens juif... » Plus tard, le petit garçon devenu grand apprend qu'il n'est pas interdit « de transiger avec Dieu lui-même ». Qu'on peut « composer avec certains péchés », version moderne de l'affirmation molléresque qu'« il y a toujours des accommodements avec le Ciel »...

Toujours dans le roman de Brami, on peut apprendre ce qui se passe

sur une terrasse, lisez « le toit », d'une maison africaine, une terrasse ensoleillée et même torride, divisée en plusieurs buanderies et où, crime impardonnable pour les lanvandières, locataires de l'immeuble, un chapardeur se permet d'emporter la lingerie fine. Ces vols répétés permettent à la mère du narrateur de surprendre, après l'avoir longtemps épié, le voleur et de pénétrer dans la maison du joueur d'échecs Si-Moktar pour y dénoncer son fils.

Le quartier où vit celui qui raconte est inépuisable. Il y a Bouche-folle, pauvre petite fille victime de viol collectifs, et qui erre par les rues, ayant désappris le langage; il y a Mabrouka, la domestique arabe qui vend non pas ses charmes, selon le cliché habituel, mais des caresses à peine perceptibles, sinon pour le bénéficiaire, qui les vend même si cher qu'un jour le scandale éclatera dans la famille.

Il y a aussi le père, tout à fait différent des *pater familias* de tant de romans africains, qui sont despotes, cruels, méprisants envers les femmes. Celui-ci, qui répugne à fouetter son fils, même quand celui-ci l'a mérité, est charmant, don juan sur les bords, et... bricoleur raté. Autre chapitre hilarant, celui qui raconte comment ce père-catastrophe décide de redonner une nouvelle jeunesse à une penderie en plissantre.

En la recouvrant de Vénilia adhésif. « Je me remémore souvent cette journée épique, écrit l'auteur. Elle roule entre mes souvenirs comme un bijou. Une perle du plus rare orient. » Et, pour le lecteur, c'est l'exemple le plus certain du talent de narrateur de Claude Brami.

L'univers grouillant, coloré, qui doit beaucoup à l'ardeur d'un soleil inégalé (à lire aussi l'insolation du petit garçon qu'on tente de guérir avec des applications de... yaourt!) est merveilleusement recréé par Claude Brami. Encore un candidat malheureux aux prix littéraires du dernier automne et qui en eût mérité plus d'un. Si la simplicité de la langue, la vivacité des souvenirs, la clarté du discours faisaient recette chez les jurés. Ce qui n'est pas souvent le cas, hélas!

Ce qui n'empêchera pas les lecteurs, plus perspicaces, de découvrir, comme je l'ai fait cette semaine, un romancier de race, intelligent, primesautier, et, ce qui ne gêne rien, pétri d'humour. Sa famille, qu'il fait revivre avec attendrissement, mais sans faiblesse excessive, lui offrit une enfance magnifique. « Nous grandissons, par chance, se souvient le fils aîné — Claude Brami lui-même, — en des temps dégagés. Un peu de peinture sur la vie ajoutait à la légèreté. Et il était permis à tout un chacun de s'y essayer. » L'essai, ici, est une réussite totale.



Claude Brami

Itinéraire d'un exclu

LES HAUTEURS BÉANTES L'AVENIR RADIEUX NOTES D'UN VIEILLEUR DE NUIT

Alexandre Zinoviev
traduction de Wladimir Berelowitch
Bouquins, Robert Laffont, 1990, 1020 pages.

Christian Mistral

L'OU EST a dû attendre 1977 pour que lui soit révélée l'oeuvre d'Alexandre Zinoviev. L'année suivante, dans un mouvement qui ressemble fort à une expulsion, le Soviétique émigrait à Munich, quatre ans après qu'on ait fait le coup de Soljenitsyne, deux ans avant qu'on n'exile Sakharov à Gorki. Qui a dit qu'une seule chose est pire que de ne pouvoir sortir de son pays, c'est d'être empêché d'y retourner?

Plusieurs semaines avant que l'Armée Rouge n'ait l'ignoble fantaisie de faire du parachute au-dessus des républiques baltes, Zinoviev, dans le cadre de l'émission littéraire française *Hôtel*, dénonçait dans les termes les plus virulents la soi-disant nouvelle transparence soviétique, de même que son accession résignée à la démocratie, toutes prétentions qu'il tient pour imposture.

À un animateur exaspéré qui re-

venait à la charge, Zinoviev opposait le même refus têtue de voir matière à se réjouir dans les récents événements. L'heure était au triomphalisme du Capital, et Zinoviev apparaissait comme un empêcheur d'espérer en rond, un prophète de malheur, bref un emmerdeur de première. Ce qu'il est assurément. Bloc pour bloc, système pour système, l'Ouest pas plus que l'Est ne trouve grâce aux yeux de cet « homme en trop », celui-là même qui a commis *Katastroika* en 1990.

Ici, la « Pléiade des pauvres », aussi connue sous le nom de Collection Bouquins, publie sous un même couvert la trilogie qui valut l'exil à son auteur. Ne serait-ce que pour cette raison, une lecture attentive s'impose. Zinoviev y raconte sous forme allégorique la vie dans l'enfer soviétique, dont il conclut qu'il n'est pas généré par les dirigeants mais par les masses. Chez lui, qui prend le contre-pied de l'utopisme, le vaste mouvement de l'Histoire aboutit et se réduit à une lutte entre les forces de la civilisation et celles du communisme. Zinoviev ne croit à aucune possibilité de réformer le système : sa dissidence est une révolte contre toute forme de société.

À la différence de Soljenitsyne qui s'attachait à révéler l'horreur totalitaire dans ses manifestations les plus

extrêmes, Zinoviev décrit le communisme au quotidien, fait de mensonge, de délation, de terreur ordinaire. À ses yeux, « le communisme à visage humain ou le communisme démocratique, ce serait comme si on imaginait un capital sans argent ou sans profit ».

Dans *Les Hauteurs Béantes*, Zinoviev nous jette dans l'univers d'Ibansk, lire Moscou, et l'ibanisme (on comprendra). Satire tragique, sa conception protéiforme repose sur des dialogues abstraits, des personnages anonymes, des chapitres de pure réflexion présentés comme des fragments égarés ou confisqués, des chansons et des poèmes, le tout tricoté serré. Un monde hors du temps.

L'Avenir Radieux est plus classique au strict plan romanesque. Le drame se joue entre le héros, installé dans l'appareil, et l'ami qu'il a trahi, qui revient du camp et qui incarne sa (mauvaise) conscience.

Quant aux *Notes d'un vieilleur de nuit*, complément aux *Hauteurs Béantes*, elles nous ramènent à Ibansk. Libre au lecteur d'effectuer lui-même la transposition. Itinéraire programmé d'un exclu, qui se met par désœuvrement à observer la vie de son bureau, et dont le sort est scellé dès les premières lignes : ce sera le camp ou l'hôpital-prison psychiatrique. Le reste n'est qu'attente stupéfiée.

Zinoviev jure qu'il ne remettra pas les pieds chez lui tant qu'on n'y publiera pas ses livres. Parions que ce n'est pas pour cette semaine.

Le spéculum de Pouchkine

EUGÈNE ONIÉGUINE

Alexandre Pouchkine,
traduit du russe par Nata Minor,
Paris, Seuil, 1990, 256 pages.

Christian Mistral

POUCHKINE est un poète selon mon cœur. Il joue, il cherche querelle, il ferraille, il vit. Mais cet impulsif, ce jaloux est aussi un piètre breteur, et un malencontreux duel avec le baron d'Anthès le couche sur le pré, mortellement blessé. Il a tout juste 37 ans, l'âge du XIXe siècle.

Plusieurs ont tenté d'y voir clair dans la fulgurante glacée de ce destin, le plus souvent pour n'extraire en matière d'explication que des parcelles de probabilité. Depuis 150 ans, Pouchkine a inspiré des myriades de grands écrivains, de Gogol à Akhmatova en passant par Nabokov et Siniaevski. On peut dire que tous s'y sont plus ou moins cassés les dents.

Eugène Oniéguine est le chef-d'oeuvre de son auteur, au sens premier puisqu'il chapeaute et englobe tous ses autres travaux. Depuis sa parution en 1832, on le dit le texte le plus connu, le plus cité et récité en Russie. Il fut écrit, quotidiennement, religieusement, durant sept ans, quatre mois et dix-sept jours. La traductrice souligne qu'après un siècle et demi d'existence, à travers les aléas historiques que l'on sait, l'oeuvre « continue à faire le tour du pays, un pays où la transmission orale a longtemps été la seule, où mémoriser fut

jusqu'à nos jours le dernier recours de l'individu pour préserver son intégrité ».

De quoi au juste s'agit-il ? Essentiellement d'un roman en vers, genre populaire à l'époque, divisé en huit chapitres comprenant chacun de 40 à 60 strophes de 16 vers. Un travail de titan, donc, si l'on considère que nous est donné à goûter le distillat sublimé d'un moût beaucoup plus brut.

Eugène Oniéguine est l'anti-héros, le séducteur léger capable de droiture comme de cruauté, dont le cœur se réchauffe trop tard. Figure féminine centrale : Tatiana, l'âme russe incarnée, dont l'incandescente passion se cristallisera dans le souvenir d'Eugène; ultime sacrifice, elle refusera de se rallumer parce qu'on l'aura mariée à un autre. Olga, sa soeur cadette, l'ingénue instrument de tous les drames, qui joue rouge contre noir avec le diabolisme des anges; pour avoir dansé avec elle, Oniéguine sera pro-

voqué en duel par Lenski, son meilleur ami, le poète romantique adolescent, que la jalousie aveugle et qu'Eugène devra tuer d'un coup de pistolet, pour le regretter aussitôt.

Volontairement, le héros s'exile et on présume qu'il emporte avec lui partout où il va son inhérente tragédie. Etre de solitude, de révolte et de grandes aspirations, il trace une longue ellipse qui charge son cœur avant de le ramener à la capitale, vers Tatiana qui ne sera jamais sienne.

Pouchkine digresse joyeusement tout au long de la narration, satirisant son temps avec une belle santé. Un de ses contemporains disait d'Eugène Oniéguine que c'était « le spéculum de la jeunesse dorée de Saint-Petersbourg ». Bel hommage, à mon avis.

Natar Minor assure la traduction en ne se privant pas de tourner les coins ronds, mais c'est le fait d'un amour manifeste et d'un respect bien venu de la prosodie de Pouchkine, inégalée à ce jour.

Miso, phallo, macho, facho et rétro

DE LA MYSOGYNIE CONSIDÉRÉE COMME UN DES BEAUX-ARTS

Alain Paucard
Acropole, Paris, 1990,
162 pages

Hervé Guay

LES MISOGYNES comme Alain Paucard se défendent d'aimer les femmes. Mais ils les aiment en potiche, attachées nues à une porte ou, mieux, en talons hauts. Et Paucard ose poser la question : quel homme éprouverait du désir pour une femme répondant au crédo féministe selon lequel femme rime uniquement avec conversation et qualités intellectuelles. Et qu'oppose-t-il ? Le miso au macho qui, au moins, selon lui, ferait jouir sa femme.

Et Paucard de citer Kundera : « Une femme ne peut être heureuse qu'avec un misogynne. Avec vous (lire un poète), aucune femme n'a jamais été heureuse. »

Parce que, voyez-vous, il ne faut pas confondre miso et macho, ni même encore phallo et facho. Oserai-je ajouter rétro ? Oui, car Paucard est encensé par aussi réactionnaire que Jean Dutourd du Figaro. Ce dernier suggère même aux pères d'offrir *De la misogynie considérée comme un des beaux-arts* à leurs fils. Reste à se demander maintenant pourquoi Dutourd ne le propose pas aussi à toutes ces jeunes filles qui rêvent de bondage.

Mais que répondre à des gens qui prônent aux femmes en guise de compensation le retour à la galanterie (sic) ! « Que les hommes redécouvrent les joies de la galanterie, que les femmes l'acceptent de nouveau (encore qu'elles ne s'en soient jamais passées) et forcées par la mode ambiante ! Qu'un homme redevienne un mufle s'il a porté inopinément la main aux fesses des dames, mais surtout qu'on ne le ra-

baisse plus au sinistre rang de macho ! Que l'on ouvre les portes, que l'on tende des chaises, que l'on s'offre à porter des paquets, qu'on baise les mains, qu'on offre des fleurs ! » (p. 156)

Tendre cœur au fond que ce bon monsieur — je l'imagine pantoufflard, pipe au bec — prenant la plume pour assassiner tant qu'à faire avec les femmes de tête, les gauchistes et ceux qui refusent d'appeler les choses par leur nom, comme par exemple, un con un con, je suppose.

Il faut presque lire *De la misogynie* pour cela, pour se rassurer en se disant que la bêtise ne tue pas, surtout pas son lecteur; et peut-être pour rassurer ceux qui croient encore que seules quelques extrémistes féministes ont froqué la faite de la bêtise. Ce livre devrait aussi satisfaire les nostalgiques d'Henri Bourassa. « Le service du protocole aurait à cœur de placer au premier rang nos reines et nos impératrices mais encore celles qui ont gouverné seules, avec les qualités typiquement féminines que sont l'endurance, la ténacité et l'abnégation. » (p. 45)

Le pamphlet de Paucard fait aussi du bien pour d'autres raisons. Quelques pages y sont même assez réussies, dans le genre. Mais n'est-il pas pathétique en 1991 de lire : « Et si la misogynie était de l'auto-défense; de la banale tactique de diversion, voire de repli, pour mieux assurer ses arrières ? Et si certains d'entre nous, les meilleurs, ne se servaient de la misogynie que pour rendre un ultime hommage à la toute-puissance de la femme ? Un homme quel que peu spécial, convenons-en, mais réel. » (p. 17)

Sauf qu'en résumé, Paucard donne plutôt dans le raisonnement : un cas de salope, et bien voyons, elles le sont toutes, et que pour un bon mot, cent phrases revencharades, quand ce n'est pas la pitoyable réclamation du bordel où, pétri de remords, cet adjuvant du plaisir, on choisit la plus jeune et la plus blonde.

nouveautés

PIERRE PERRAULT
TOUTES ISLES

Pierre Perrault met par écrit ses impressions et ses observations ethnographiques sur les pêcheurs de Tête à la Baleine, les chasseurs de loups-marins et surtout les nomades du caribou que sont les Montagnais.
232 pages • 14.95\$

GILBERT LANGEVIN ET JEAN HALLAL
LES VULNÉRABLES

Deux voix, différentes, s'interpellent et se mêlent pour dire la bêtise des uns et l'extrême beauté de l'errance et du rêve dans la fraternité nouvelle.
62 pages • 12.95\$

MARCEL BÉLANGER
L'ESPACE DE LA DISPARITION

Le poète interroge, dans ce nouveau recueil, l'espace étroit entre le présent et le futur, l'ici et l'ailleurs. Quel sens donner à la parole si tout coïncide et se contredit à la fois?
166 pages • 16.95\$

l'Hexagone

Les romans jeunesse de Hurtubise HMH: Un monde d'aventures!

LA BARRIQUE D'OR

Paul de Grosbois

122 pages
8,95\$

Catherine et Olivier deviennent les héritiers involontaires du fabuleux trésor d'Al Capone!

La Nuit des Hougans

Alain Marillac

134 pages
8,95\$

Un duel acharné s'engage entre Dan et le puissant sorcier Té Nibo. Le sort d'un peuple est en jeu!

Ovni à Matane

Alain Marillac

168 pages
8,95\$

Quels sont ces vaisseaux spatiaux qui apparaissent dans le ciel de la Gaspésie? Dan RIXES est emporté dans une aventure extra-temporelle!

La Barrique d'or

Paul de Grosbois

122 pages
8,95\$

Éditions Hurtubise HMH
7360, boulevard Newman,
LaSalle (Québec)
Tél.: (514) 364-0323

Le plaisir des Livres

Yves NAVARRE

▲ La vie dans l'âme

Carnet 21

DOMMAGE, Roland Smith qui promettait il y a trois mois de doter Montréal d'une salle offrant des films étrangers de qualité en version originale est, dit la formule, *obligé de renoncer* à son projet. J'avais déjà mes habitudes au Quartier latin qui formait un triangle de belle assise avec la Cinémathèque et le Ouimetoscope. J'y ai fait de bien beaux voyages en Chine, en URSS, en Italie, au Portugal via Wenders. Et à nouveau, on joue le commercial *Phantom* : tout un symbole.

Domage, il n'y aura pas de 1% du budget de la Province alloué aux affaires culturelles. *Sur le terrain* de la langue, il va falloir faire encore plus pauvre. Il est vrai qu'on prête aux artistes de toutes disciplines, des fortunes qu'ils n'ont pas et qu'il est de bon ton fonctionnaire, les fonctionnaires gommeurs d'âme, de penser que dans le manque, l'isolement ou l'insulte, on crée mieux.

Maudites soient les feluettes éphémères en rude quarantaine, le sourire carnassier de la prétendue émotion qui vire à l'agression, et qui

m'ont abordées; l'une dans un théâtre « ah, monsieur N, vous êtes très mondain, vous sortez tous les soirs! »; l'autre dans une salle de rédaction, « ah, monsieur N, j'ai eu l'extrême honneur de souper à côté de vous dans un restaurant entre Noël et le Jour de l'An ». Faut voir alors comment ils *circiflexent* leurs accents et dispensent leur venin de peines-à-jour. « C'est la rançon de la gloire » commentera le niaiseux du coin. La gloire je m'en torche. Si je sors, c'est pour ne pas trop m'encanaquer et ouvrir des fenêtres sur ce qui reste du monde, curieux de l'effort de création. Et je ne suis allé souper qu'une fois entre Noël et le Jour de l'An. C'était avec Suzanne, au Continental, rue Saint-Denis, nous avions de l'ardeur et de la complicité à parler vie. Alors? Tibère et Tybalt, désormais surnommés Patavan et Patapoum, me disent « calme-toi ». Je me calme. So long, les copines hargneuses.

Heureux courrier qui me parvient, lui, et me donne le vrai bonjour, l'anonyme, le si proche et lointain bonjour, celui qui exhorte. Merci à, à, à, et à, sans oublier à.

Brave Philippe Soupault, rescapé des Surréalistes qui disait, sur la fin de sa vie, entrevue rediffusée récemment sur Radio-Canada, de René Crevel, *oui, mais il avait de si mauvaises fréquentations* (terrifiant « oui mais ») et d'Antonin Artaud, *il était si douloureux qu'il faisait peur*, lequel Antonin clamait *pas de bien portants qui n'aient trahis*. La peur, c'est la soupe à Soupault, tant de cer-

titude et d'aplomb chez ceux-là qui jugent : ils sont saufs.

Sauve-qui-peut, Michèle Richard refait surface avec des manchettes (pas celles sur lesquelles Proust, dans le beau monde, prenait des notes, ce qui fit dire à Picasso, *regardez, il est sur le motif*). Non, pour la sublime Michèle (dans *Echos-Vedettes* vol. 29 no. 3) c'est une lune de miel qui n'aura duré que trois mois et un époux qui *jette ses valises à la mer et l'abandonne aux Bahamas*. Le drame. Superbe prestation aussi à la télévision. Elle a interrogé « sa-star-à-elle » (entre stars, ça se fait), Venise Omni-Médias, vedette du Bye Bye 90, qui l'a félicitée, pour une gênante question de zizi-floflon quotidien, d'avoir fait mouche, et d'avoir su *déséquilibrer son interlocutrice*. C'est donc ça la communication, mettre mal à l'aise?

Merci à Alice Ronfard qui nous donne à voir et écouter le Koltès de *Dans la solitude des champs de coton* à l'Espace Go. Même si le Dealer choisit à la voix et le jeu d'acteur pour Marivaux ou Claudel, le Client, lui, est parfait, l'esprit règne, le texte l'emporte. Encore du Koltès SVP. La langue y est à une apogée. Il y a des acteurs qui ont trop de talent, et de diction, pour exprimer le doute, le glabre. Encore une fois, il y a des textes qui triomphent de toutes les certitudes. Pourtant, Alice a l'oeil. Elle sait sentir. Découverte il y a pour le Québec. Prolongations?

Gare à nous, entraînés que nous sommes par les alliés, Saddam Hussein a déclaré, *rien ne mérite de sur-*

vivre à l'Irak. On frémit à l'idée d'un conflit sur le terrain. Aucune information n'est fiable. On voudrait en toucher par là au réel plus encore, se faire une opinion. Et si nous étions l'otage du Pentagone qui omet de dire que les États-Uniens ont tiré sur leurs propres troupes (pas de mort) et sur un de leurs avions (vingt morts). Et des images d'oiseaux dans la marée noire. Non. Comment dire non? Peut-on encore commander le catalogue de la société allemande Rhema-Labortechnik présentant les chambres à gaz livrées à Saddam Hussein? Conçues pour éliminer des animaux de petites tailles, elles avaient été commandées six fois plus grandes. Non. Comment dire non? Et elles figuraient sur un catalogue de luxe, imprimé sur papier glacé. Le catalogue annonçait *chambres d'inhalation pour animaux*. Honte à nous. Et hommage à Jean-Pierre Chevènement qui a eu le courage de quitter (un peu tard?) son poste de ministre des armées d'un pays allié. Il faut briser cette *logique de guerre* (!) avant qu'elle ne gagne le terrain, décime et ouvre des charniers. Non. Comment dire non?

Faut-il prier Sainte Marguerite d'Youville qui employait des esclaves et à qui, semble-t-il, on a donné le bon Dieu sans confession (voir *Le Monde* du lundi 10 décembre 1990)?

Légende. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, deux jeunes volontaires états-uniens de dix-huit ans regagnent les forces aériennes du Pacifique. Lors de leur premier vol, ils sont abattus par les forces japonaises. Miraculeusement sauvés, ils flottent, à la dérive. Le premier est sauvé par un navire de son pays. Le second est repêché par un navire nippon. Les nippons l'ont mangé. Le premier est devenu plus tard patron de la CIA, puis Vice-président, puis Président. C'est Bush. À quoi pense-t-il quand il serre la main d'un Japonais qui lui apporte le chèque de support à l'action du Golfe de neuf millions de dollars?

Pour aller au Japon, il faut connaître trois mots, *hutaribomo*, tous les



deux; *dokomi*, où?; et *itsu*, quand? Souvenir barthésien, l'Empire des signes. Nous attendons un signe de paix.

J'avais écrit des chansons pour une amie admirée, chanteuse ô combien d'ici, celle qui a *le péché dans le visage*, y'en a qu'une (Michèle, elle, a du rimmel). Va-t-il falloir que je les réécrive? Et puis non, il y a un chant au-dessus des guerres et des tacti-

ques, des stratégies et des horreurs. Chaque chanson, en soi, si elle est écrite avec cœur est une colombe.

Certains jours de février, quand le soleil fait claquer le ciel bleu comme un drapeau souverain, on sent déjà venir le printemps, on croit à des jours plus fastes. *Je ne suis pas un intellectuel, je suis un homme de désir*, disait Char, René, celui qui re-naît. Y.N.

J'argote à tous vents

TRUFO MISTO

LES MOTS, lorsque les zazous les manipulent et les transforment dans le seul but de les encanailler, ont un chic particulier. Ils n'ont pas leur pareil pour semer le trouble, voire la zanie, au sein de la cohorte des neurones verbo-moteurs enrégimentés par l'académisme.

Si au sein de la masse des neurones, les neurones plus débrouillards que d'autres sont en nombre suffisant, il y a alors une chance, si mince soit-elle, pour que l'assemblée des neurones remarque, après réception d'une phrase dont le sens lui aura de prime abord échappé, que ces mots fatigués par un usage excessif et trop normatif ont été transformés. Totalement rénovés. C'est peut-être bête, mais c'est l'argot.

L'argot, c'est le terrain par excellence de la lutte des classes dans sa version linguistique. C'est éminemment plébéien. Ce n'est absolument pas patricien. Celui qui use de l'argot, c'est le « prolo ». Et lorsque le bourgeois met la main sur un mot d'argot pour ensuite l'intégrer dans son discours — c'est chic le discours! —, le « prolo », pour échapper à l'embrouille du rupin, déploie des ruses d'indien pour renifler sur le macadam, évidemment, le mot qui fera la cubute à son équivalent bourgeois.

Prenez Mme Denise François-Geiger. Elle est « prof » à l'université René-Descartes. Un sacré passeport pour la logique ça! Bon, madame a observé que « l'argot naît dans la rue, dans les bistros, dans des lieux mal famés et non sous la Coupole des Immortels... L'argot ne possède pas de vocables pour ce qui est bien-pensant, familial, spirituel. Le *biberon*, en argot, contient une boisson alcoolisée, et *biberonner*, c'est envier ».

Cet extrait de texte se trouve dans le *Dictionnaire de l'argot* que vient de publier Larousse. Le texte de la « prof » à l'université René-Descartes est bien, parce que très savant. Il y est en effet question de « fonction cryptoludique » de l'argot. Si le ludique se met à être crypto, où s'en va-t-on?

Heureusement, il y a Alphonse Boudard. Question argot, ce zigou en connaît tellement les usages que



Alphonse Boudard

PHOTO JACQUES GRENIER

dans sa préface à ce dictionnaire tout neuf, il observe « une langue vivante est toujours en mouvement. Attention! N'allez pas croire que cette affirmation vise à choquer les dernières chastes lectrices de l'Hexagone. C'est une vérité première, je n'y entends nulle vanne ».

L'argot « pique au hasard ce qui l'amuse, ce qui lui chante à l'oreille, sans vergogne. Il pratique le vol avec effraction, le vol à l'esbroufe, à la roulotte... il maquereaute, il escroque et parfois, des années plus tard, il fourgue quelques jolis mots au dictionnaire de l'Académie ».

Lé hic, c'est que le « dico » de l'Académie en a tellement récupéré de ces mots que bien d'entre eux ont acquis une telle notoriété, voire une telle sagesse, que leur utilisation n'a plus le charme d'antan. Pourtant, ce dictionnaire de l'argot vaut son pesant d'or. Pourquoi? À cause des citations qui servent d'exemples. Ici, Albert Simonin, Francis Carco, Pierre Mac Orlan, Léo Malet, Raymond Queneau et autres amants des mots de la rue ont la faveur. Point de Chateaubriand et de Maurice Barrès, de Pascal et de Léon Bloy. Les curés de la langue sont absents. Totalement absents.

Au mot *lard*, par exemple, on a droit à ceci : « Les humains occupent leurs loisirs du temps de paix à se donner l'illusion de la guerre. Et pan, vas-y, que je rentre dans le lard! ». C'est de Robert Tachet. Pour le verbe *trifouiller*, on nous propose : « Une folie qui consistait à vouloir que le docteur lui trifouillât dans le nez pour en extraire une

truffe ». C'est de Eugène Chavette. Auteur heureux de... *Aimé de son concierger*.

Question article, évidemment au mot *Cul* on a accordé le plus d'espace. On n'y peut absolument rien. C'est comme ça. Depuis des lunes et des lunes, les « argoteurs » ont toujours eu la fibre latine. On en doute? Un ricane? Et bien sachez que leur devise est *In medio stat virtus*. Ouais! « La vertu est au milieu ». C'est pas une opinion, c'est une constatation.

Ainsi donc, à cul on a accordé tous les honneurs. Tous les sens et les contresens. Dans un sens négatif ou méprisant, on emploiera l'expression *mon cul* comme suit : « Artisans, mon cul! Les bombes qui explosent depuis trois jours dans les lieux publics parisiens sont de toute évidence l'oeuvre de bons professionnels ». Pris dans *Libération* le 6 février 1986.

Dans un sens positif ou chanceux, on dira : « Vous avez le cul bordé de nouilles. À quelques centimètres près, vous y aviez droit ». C'est de Hugues Pagan. Dans le sens cul de cul, on peut dire : « C'est comme si moi je sortais un pied à coulisse de ma poche pour le mesurer le machin avant une partie de cul ». C'est dans *L'escargot noir* de Dominique Roulet.

Pour l'usage conventionnel des mots, on dispose de toute une panoplie d'instruments. Pour l'usage ludique des mots, comme dirait madame chose, on dispose enfin d'un foutu instrument.

Le *Dictionnaire de l'argot*, aux Éditions Larousse.

Le Mossad sous les projecteurs

MOSSAD
Un agent des services secrets israéliens parle
Claire Hoy, Victor Ostrovsky
Montréal, Libre Expression/Presses de la Cité
1991, 324 pages
Yvan Cliche

PAR DÉFINITION, les services de renseignements abhorrent la publicité. C'est dans le secret le plus complet que ces organisations évoluent et qu'elles tirent toute leur efficacité. Et c'est pour cette raison que tout livre bien documenté sur le monde sybillin des espions est voué à un certain succès auprès d'un public avide de dissiper le mystère entourant les services secrets et leur rôle dans les méandres de la politique mondiale.

Ainsi, et surtout dans la conjoncture actuelle, le livre *Mossad, un agent des services secrets israéliens parle*, ne pouvait que récolter un succès monstre. Les démarches judiciaires entreprises par les autorités israéliennes auprès des cours de Toronto et de New York, pour empêcher la distribution du livre en Amérique du Nord, ont amplifié la couverture médiatique de l'ouvrage et ont eu pour effet de convaincre encore davantage le public de l'intérêt du livre.

Dès les premières pages, l'ouvrage de Claire Hoy et Victor Ostrovsky, issu d'une collaboration de deux ans, relate la préparation du raid israélien contre la centrale nucléaire de Tuwaitha, près de Bagdad en Irak, perpétré en 1981. On est plongé en plein roman d'espionnage, à la différence suivante qu'il s'agit de la réalité. On apprend que, dans le monde des services secrets, « l'argent, le sexe, certaines motivations psychologiques, ou ces trois facteurs réunis, permettent de tout obtenir ».



On reste par la suite captivé telle- ment le livre révèle des faits incroyables quant au rôle du Mossad dans l'aboutissement de certains événements internationaux majeurs des dernières années.

On retient l'extrême méticulosité du Mossad (« dans ce métier, on n'agit pas sur une impulsion. Il faut tout prévoir pour éviter les complications ») et l'utilisation pointue qu'il fait de la technologie, qui compense pour le nombre très limité de ses effectifs.

Fait étonnant et remarquable, le Mossad ne compte qu'entre 30 et 35 officiers nommés *kalsa*, appuyés par un personnel d'environ 1200 personnes, tandis que la CIA dispose d'un effectif dépassant les 25 000 personnes et le KGB encore plus. La force de l'agence israélienne de renseignements réside dans la collaboration des *sayan*, soit des volontaires juifs

de la diaspora (médecin qui peut enlever une balle sans faire de rapport, propriétaire de casino qui peut prêter des milliers de dollars sans poser de questions).

L'ouvrage fait entre autres le récit du rôle du Mossad dans la démission en 1979 de l'ambassadeur des États-Unis à l'ONU, Andrew Young, considéré comme trop sympathique aux vues de l'OLP; du coup monté à Khartoum suite à l'ouverture d'une école de plongée sous-marine servant de couverture pour amener les Falachas, juifs noirs éthiopiens, à fuir en Israël; ou encore du sauvetage miraculeux de Golda Meir, première ministre d'Israël en 1973 : un agent du Mossad lança sa voiture sur une baraque près d'un aéroport en Italie, qui abritait deux Palestiniens s'apprêtant à tirer deux missiles sur l'avion qui devait amener la dirigeante israélienne en voyage officiel chez le pape.

Si, au départ, Ostrovsky était fier de faire partie de l'élite de la nation après un entraînement extrêmement rigoureux (où on lui répète que « dans la vie, vous avez le droit à l'erreur, dans l'espionnage, jamais »), il s'est aperçu, lors de son séjour au Mossad de 1984 à 1986, qu'y appartenir ne « signifie pas (être) les meilleurs, mais les plus conformes ». Sa défection s'explique davantage par sa déception face à une organisation qui mine les efforts de paix dans la région et qui « pervertit » les idéaux d'Israël. Un véritable État dans l'État qui ne rend des comptes à personne et qui n'agit que pour son propre intérêt.

Au moment où l'État hébreu affronte avec l'*Intifada* la plus dure épreuve de son histoire, le Mossad est directement responsable, conclut Ostrovsky, de la détérioration des valeurs morales et humanitaires en Israël.

Matheux et littéraires, unissez-vous!

LE CAPITAL LETTRES
Alain Etchegoyen
Éditions François Bourin, Paris, 1990, 423 pages.
Paule des Rivières

UNE JEUNE PHILOSOPHE, un diplômé en lettres classiques et un troisième candidat détenteur d'une double maîtrise en histoire et philosophie font parvenir leur *curriculum vitae* à 300 entreprises.

Quel patron voudrait s'associer à un littéraire pour mousser ses ventes? Eh bien surprise. Un nombre croissant de patrons manifestent sinon un intérêt du moins un début de curiosité pour ces candidats à la feuille de route peu orthodoxe, dont l'expertise n'est pas archi-informatisée et super-spécialisée.

Pourtant, une bonne culture générale, un peu vite associée à un détestable flou artistique, est souvent la fidèle compagne de la flexibilité et de la souplesse, des petites vertus qui ont leur place en entreprise. Les littéraires ne prendront pas d'assaut les entreprises du monde demain matin mais il y a in-

contestablement une tendance, aux États-Unis et en Europe, en faveur de la valorisation des lettres ou du moins des sciences humaines.

C'est du moins ce que soutient dans son livre Alain Etchegoyen, en effectuant un bref survol des entreprises françaises. L'ouvrage de Etchegoyen est avant tout un plaidoyer en faveur du mélange des genres.

Matheux et littéraires, unissez-vous. Il s'emploie donc à convaincre ceux qui douteraient des inégalables bienfaits de la présence des littéraires en entreprise. Ils maîtrisent la langue, ils ont le goût de la synthèse, ils possèdent une distance réflexive, ils connaissent les hommes etc. Ils ont même, le croiriez-vous, le sens de la méthode et de la rigueur. Après tout, le latin est devenu presque plus exigeant que les mathématiques! Et la monoculture est une pauvreté dangereuse à terme, prévient-il.

Mais les préjugés sont légion, on s'en doute. Les littéraires sont dans les nuages. Ils n'ont pas les pieds sur terre. « Ils étudient des personnages fictifs ou s'abandonnent à un passé révolu ». L'abstraction, l'inaction, l'indécision et l'inadaptation sont leur lot.

Ces faiblesses, on les pardonne à la rigueur, du haut de sa belle hauteur. Mais il y a un crime plus difficile à avaler, qui explique la dent que les « bolés » nourrissent à l'endroit des littéraires. Le crime a nom : plaisir. Pendant qu'ils peinaient, que les futurs gestionnaires planchaient comme des forçats pour obtenir leur précieux diplôme, les littéraires, eux, éprouvaient du plaisir à étudier. Oui, du plaisir. Qu'ils paient. Enfantin peut-être mais de tels sentiments, plus ou moins conscients, suffisent souvent à éloigner plusieurs jouisseurs des entreprises.

L'auteur ne donne pas l'absolution aux littéraires. Il prévient que s'ils veulent être admis dans la communauté des affaires, ils devront apprendre à se vendre et laisser une certaine arrogance à la porte.

Ils devront cesser de jouer les dillettantes et les poètes et de lever le nez sur le travail en entreprise, comme s'il incarnait une impensable corruption.

Car les réponses — ou l'absence de réponses — qu'ont provoquées les *curriculum vitae* ont confirmé la mauvaise image des amoureux de Giono.

RIEN NE VAUT MOZART,
RIEN NE VAUT "BOUQUINS",
RIEN NE VAUT MOZART
DANS "BOUQUINS".



- La vie de Mozart par Théodore de Wyzewa et Georges de Saint-Foix
- La liste des oeuvres de Mozart
- Le catalogue Koechel établi par Paul Bardon
- Coffret de 2 volumes - 59,95 \$

